

CLAUDE
CÉNAC

CONTES ET LÉGENDES DE L'AN MIL

IRINA
KARLUKOVSKA



*le grand
patron*



*Gisbert le
sorcier blanc*



*la belle
Alix*



NATHAN

Contes et légendes de tous pays

**CONTES ET LÉGENDES
DE L'AN MIL**

*Par
Claude Cénac*

*Illustrations
de Irina Karlukovska*

Éditeur : NATHAN

*À mes petites-filles
Anne, Chloé et Sarah*



I

LA GRANDE PEUR DU SORCIER BLANC

IL ÉTAIT une fois un bon sorcier nommé Gisbert. Il pratiquait la magie blanche et non la magie noire qui est mauvaise, comme chacun sait.

Gisbert n'avait pas son pareil pour concocter des élixirs à base de plantes sauvages et des onguents à base de graisses, de moisissures de fromage, de venins de serpents et de toiles d'araignées. Il guérissait les maladies et savait aussi réduire les fractures, arracher les dents et calmer la toux.

C'est pour cette raison qu'il était, ce soir-là, dans la chaumière de Martin, un misérable paysan.

Il avait attendu que la nuit soit tombée pour s'y glisser discrètement car, tout vieux qu'il était et bienfaisant, je vous l'assure, le pauvre Gisbert risquait le bûcher. C'était la mode, en ce temps-là, de faire cuire les sorcières et les sorciers pareillement.

Gisbert n'avait croisé personne, ni dans la forêt ni sur les

chemins. À l'approche de l'An mil, on redoutait la fin du monde. Les gens vivaient dans la terreur. Tous ceux qui le pouvaient s'étaient réfugiés dans des monastères où ils priaient Dieu à longueur de jour. Les autres, les plus pauvres, se terraient chez eux dès le soir venu.

De plus, il faisait un bien vilain temps ! Depuis des jours et des semaines, des pluies torrentielles noyaient la campagne et l'on prévoyait de mauvaises récoltes alors que, déjà, on manquait de tout.

Donc, ce soir-là, chez les Martin, tandis que le vent pleurait sous la porte et couchait la flamme sous le noir chaudron, Gisbert attendait sa part de châtaignes, seule récompense de son travail. Il avait préparé une tisane adoucissante pour les trois jeunes enfants qui étaient enrhumés et toussaient sans arrêt, à s'arracher le fond du cou.

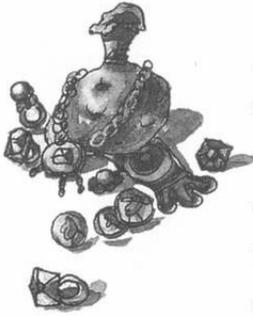
Ils avaient bu, sans rechigner, un sirop verdâtre à base de miel, d'hysope, de thym sauvage, de romarin, de serpolet. Le tout assaisonné de paroles magiques dont Gisbert était seul à savoir le secret.

Que peut-on bien faire, à la nuit tombée, dans une chaumière si misérable qu'elle n'avait point de cheminée ? Quand l'âcre fumée vous piquait les yeux avant de sortir par un trou du toit ? De quoi peut-on parler lorsqu'on croit qu'on n'a plus qu'une poignée de jours à vivre et que le monde va finir ?

— Moi, disait Gisbert, moi, je n'y crois pas ! Si Dieu est bon, comme on le chante, et s'il est juste, comme on le dit, pourquoi punirait-il de la même façon les braves gens et les

mauvais ? Ces bruits qui courent sont des mensonges. Ils affolent les pauvres et poussent les riches à remettre leurs biens entre les mains des religieux dans l'espoir d'obtenir la rémission de leurs péchés.

— J'ai entendu dire, intervint Martin, que notre seigneur en personne avait pris peur, ces jours derniers. Il prépare son départ pour la ville voisine avec sa dame, leurs six enfants et trois chariots remplis de vivres.



Une voisine, nommée Margot, venue avec son homme pour passer la veillée, ajouta à voix basse en se penchant vers le sorcier :

— On dit que la dame a de beaux bijoux et qu'elle compte en faire don à monseigneur l'évêque afin qu'il prie pour son salut et pour celui de son époux. Nos maîtres, eux aussi, ont peur

de l'Enfer.

— Balivernes ! dit Gisbert. Que ferait l'évêque de tant de richesses si l'Apocalypse était pour demain ? Il serait rôti par le feu du Ciel et n'aurait plus besoin de rien. Croyez-moi, il sait à quoi s'en tenir ! Et vous verrez bien qu'au matin de Pâques, le monde ira toujours son train. Sauf que l'évêque sera plus riche et notre seigneur un petit peu moins. Et qui paiera la différence ? Le pauvre serf, bien entendu !

— Tais-toi donc ! dit Martin. Des mots pareils nous feraient pendre si quelqu'un venait à les répéter.

Un silence suivit. On n'entendit plus que le bruit du vent, les bouillonnements de la marmite et, vite étouffée, une toux d'enfant.

— Le cœur me chavire, reprit le sorcier d'une voix émue, quand je vous vois en cet état. Vous vous dites chrétiens et vous doutez de votre Dieu. Car enfin, si son fils est venu sur la terre, comme le racontent les Évangiles, c'est pour aider les humbles à supporter leur condition. Et non pour les exterminer sous des nappes de soufre et de charbons

ardents. Moi qui suis d'un autre âge et d'une autre croyance... moi qui révère les anciens dieux... moi que l'on traite de païen...

Sans doute par prudence, il se tut brusquement et, frottant ses mains l'une contre l'autre, il demanda d'un ton plus calme :

— Les châtaignes sont-elles cuites ? Voilà qu'il se fait tard et je voudrais rentrer chez moi.

— Il leur faut encore deux ou trois bouillons.

De nouveau, le silence s'installa dans la pièce ou, plutôt, dans la bauge où l'on dormait sur des fougères, comme les bêtes de la forêt. Assises sur des billots de chêne qui leur servaient de tabourets, Martine et sa voisine filaient la laine sur leurs quenouilles. Leurs hommes, mains ballantes, contemplaient le feu. Les trois enfants avaient si faim qu'on entendait grouiller leurs petits estomacs.

La voisine s'enhardit :

— Tu prétends, Gisbert, n'être pas chrétien et tu ne crois pas à la fin du monde ? Il y a des signes, cependant.

— Des signes de quoi, ma pauvre Margot ?

— Des signes de malheur, qui ne trompent pas. Tu n'es pas sans savoir ce qui se dit dans les hameaux ?



Naturellement, Gisbert savait. Il était toujours au courant de tout. Mais il fit l'innocent pour en apprendre davantage :

— Ces temps derniers, je ne sors guère... les gens hésitent à m'appeler...

— Eh bien ! dit Margot, il faut que tu saches. On voit des choses très étranges : un veau à cinq pattes est né au village.

Un enfant à deux têtes a été vu par le curé, mais sous l'effet de l'eau bénite il a disparu en poussant un cri. La nuit, on entend parler des crapauds.

— C'est-il Dieu possible ? soupira Martine.

— C'est la vérité ! assura Margot. Et encore, mes pauvres, tout cela n'est rien.

Toutes les têtes se rapprochèrent. Les yeux des enfants riboulaient dans l'ombre tant ils avaient frayeur et grand plaisir en même temps. La fileuse poursuivit, toujours penchée vers le sorcier :

— Tu ne peux nier, Gisbert, que les loups-garous sont bien plus nombreux qu'en temps ordinaire ? Ils viennent boire à la fontaine et, le matin, on voit des traces...

— Ce sont des traces de vrais loups ou, peut-être, de molosses échappés de leur chenil.

Mais la voisine était lancée :

— Passons, si tu veux, sur les loups-garous. Mais que dis-tu de ces lueurs qui traversent le ciel comme des soleils rouges qui se poursuivraient ? Que crois-tu qu'annonce la Chasse Volante qu'on n'avait pas vue depuis si longtemps et qui est porteuse de très grands malheurs ? Et que dis-tu

des pluies de sang ?

Pour le coup, Gisbert ne sut que répondre. Car il était bien vrai que, par fort vent du sud, une averse rougeâtre avait tout couvert d'une espèce de pâte, laquelle, une fois sèche, ressemblait assez à du sang en poudre. Il avait eu beau se creuser la tête en réfléchissant à ce phénomène, il n'avait pu trouver la plus petite explication.

— Tout ça, dit-il pourtant, ce sont des contes de bonnes femmes...

— ... auxquels les hommes croient aussi.

— En tout cas, pas moi ! dit le sorcier blanc.

Puis, pour éviter d'autres bavardages :

— Donnez-moi des châtaignes, il est grand temps que je m'en aille.

— Quoi ? Tu veux t'en aller ? À cette heure si tardive ? Avec le temps qu'il fait et ces histoires de loups-garous ?

Le sorcier haussa ses maigres épaules. Il renonçait à les convaincre qu'il ne courait aucun danger. On bourra ses poches de châtaignes brûlantes et Martin alla débarrer la porte.

Sur le seuil, il lui dit :

— Tu n'as donc peur de rien au monde ?

— Si... de la bêtise ! répondit Gisbert.

Et il s'en fut, léger comme une feuille morte, sautant de ci, sautant de là, pour éviter les grosses flaques et parce que les châtaignes lui chauffaient le cuir à travers ses loques. Il aurait bien mieux fait d'en manger quelques-unes mais, bien qu'il eût le ventre vide, il se sentait peu d'appétit et se disait tout en marchant :

« Ils m'ont coupé la faim avec leurs histoires à dormir debout ! »

Il était arrivé à la lisière de la forêt et les terres noyées s'étendaient derrière lui dans la profonde obscurité lorsqu'un coup de vent d'une force inouïe le jeta au sol. À peine fut-il sur pieds qu'une nouvelle bourrasque revint à la charge. Les Quatre Éléments étaient déchaînés.

L'Air, sous forme de vent, se rua sur Gisbert, le roulant sur la Terre et dans l'Eau des fossés. Le Feu jaillit dans un éclair. La foudre tomba si près que le sol en trembla.

Tout trempé, tout boueux, peut-être même commotionné, le sorcier blanc ferma les yeux. Malgré le bruit de la tempête et les explosions du violent orage, il s'entendait claquer des dents. De froid ? De peur ? Il ne savait.



Se cramponnant au tronc d'un arbre, il résista du mieux qu'il put tout en se disant, pour se rassurer, qu'il avait connu bien d'autres tourmentes. Il savait fort bien que le mois de mars était celui des giboulées et il se répétait que tout cela était NORMAL.

Normal et naturel. Naturel et normal.

Ni nouveau Déluge, ni Apocalypse, ni Fin du Monde pour bientôt. An Mil ou pas An Mil, tout finirait par se calmer. Il faisait orage et puis voilà tout !

Gisbert prit honte de sa frousse. Que penseraient de lui Martin et sa famille, le voisin, la voisine, s'ils le voyaient ainsi tremblant ?

Serrant les mâchoires, il se redressa.

Et alors, il vit – ou bien, il crut voir ! – un phénomène stupéfiant. Dans un fracas épouvantable, grondements de sabots, hennissements de chevaux fous, abois de meutes déchaînées, claquements de fouets, cris inhumains et sons de trompes, il vit passer... la CHASSE VOLANTE !

Comme tous les fantômes, elle était transparente et, cependant, on voyait tout : le poitrail des chevaux, leurs naseaux écumants, les crocs féroces des limiers, les armes des chasseurs éblouissantes comme l'éclair, leurs visages livides où leurs yeux sombres étincelaient, tandis que les nuages s'écartaient devant eux et que des lambeaux gris s'accrochaient à leurs lances, à leurs épées, à leurs épieux.

Les cheveux de Gisbert se dressèrent sur sa tête. Il en

oublia toute sa sagesse et que, jusqu'à présent, il avait tout trouvé normal ! Il oublia les dieux païens auxquels il rendait un culte secret ! Il oublia enfin qu'il ne croyait pas à la fin du monde, ni au retour du Christ qui viendrait pour juger les vivants et les morts !

Tombant sur les genoux, il supplia en chevrotant :

— Seigneur Jésus, protégez-moi !

Alors, au même instant, la Chasse Volante disparut. Elle s'évapora parmi les nuages. Le sorcier blanc n'entendit plus qu'un vague roulement et quelques clameurs qui s'affaiblissaient.

Dès qu'il en fut capable, il se mit à courir. Non pas vers sa caverne, à la lisière de la forêt, mais aussi vite qu'il le pouvait, vers la mesure des Martin. Il avait besoin de chaleur humaine et de raconter ce qu'il avait vu : un signe... le pire de tous ! La redoutable Chasse Volante, qui annonçait de grands malheurs !

À force de frapper et de crier : « C'est moi, Gisbert ! » la porte s'entrebâilla sur le visage de Martin, tout embarbouillé d'un premier sommeil.

— Ah ! mon ami, si tu savais !

— Plus doucement ! souffla Martin. Les enfants dorment sans tousser par le bienfait de la tisane. Et les deux femmes sont rassurées parce qu'après ton départ, nous avons réfléchi.

Il ajouta d'un ton très digne :

— Nous ne sommes pas si bêtes que ça ! Mais tu as bien fait de nous bousculer. Grâce à toi, Gisbert, nous avons compris que nous étions par trop crédules. Nous n'avons

point vu, de nos propres yeux, ni l'enfant à deux têtes ni le veau à cinq pattes. Nous n'avons point ouï les crapauds parler. Ce sont là des contes que nous avons crus.

— Et... la Chasse Volante ? murmura Gisbert.

— Comme tout le reste : des menteries !

— Mais... si le monde allait finir ?

— Il ne finira point. Et quand bien même cela serait, nous autres, pauvres gueux, nous ne risquons rien. Sur cette terre, c'est notre Enfer, nous irions tous au Paradis !

Puis, il lui demanda :

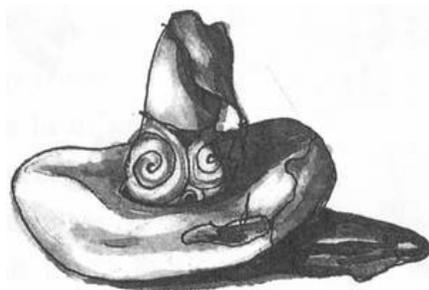
— À part ça, Gisbert, qu'est-ce que tu voulais ?

— Moi ? dit Gisbert. Mais... rien du tout ! Étant à mi-chemin, je me suis repenti de vous avoir un peu brusqués. J'en étais si fâché que je suis revenu...

— Sous cet orage ? coupa Martin tout ébahi d'admiration. On ne peut pas dire le contraire : un sorcier blanc n'a peur de rien !

— Ou de presque rien ! rectifia Gisbert en baissant les yeux.

Et il dormit sur les fougères, avec les enfants qui ne toussaient plus.





II

LE CONTE DES FIGUES

IL ÉTAIT une fois une pauvre veuve qui avait trois fils. Elle vivait avec eux dans la dernière maison d'un si pauvre village qu'aucune route n'y conduisait.

Après la mort de son époux, un pauvre bûcheron écrasé par un arbre, elle avait vendu, pour nourrir ses fils, les quatre meubles qu'elle possédait. Il ne lui restait plus qu'une marmite à cuire la soupe, quelques écuelles en merisier et un peu de sel au fond d'un sabot.

Ah ! j'allais oublier : elle possédait aussi trois torchons, trois paniers qu'elle avait tressés de ses propres mains. Sans compter une bêche avec laquelle elle travaillait dans un enclos où elle faisait pousser des choux. Et encore, ses choux n'étaient pas bien gros parce qu'un figuier énorme étendait son ombre sur tout le jardin.

C'était le seul figuier du bourg et des paroisses environnantes. Tous les autres étaient morts de froid au cours de l'hiver précédant l'An Mil.

Des jaloux disaient à la pauvre veuve :

— Vous devriez le faire couper, car il abîme votre jardin.

Mais la pauvre veuve tenait à son arbre. Son cher époux l'avait planté au premier matin de leurs épousailles. Et puis, il donnait des figes superbes dont elle faisait des confitures avec le miel sauvage qu'elle récoltait dans des troncs creux.

Ses trois grands garçons cherchaient du travail. Ils en cherchaient sans en trouver. Personne, au village, n'avait besoin d'eux. Ils lui disaient parfois :

— Nous pourrions être bûcherons !

À ces mots la veuve poussait les hauts cris. Elle revoyait toujours son homme, étendu, sanglant et les os brisés, sur une civière de branchages. Elle avait peur pour ses enfants.

Cependant, l'été allait sur la fin. La bonne mère se lamentait. Comment survivre, l'hiver venu ? Après avoir jeté un regard sur ses figes qui commençaient juste à prendre couleur, elle s'en allait dire des prières dans la pauvre église de l'humble village, presque aussi dénudée que sa propre maison.

— Seigneur Jésus, protégez-nous !

Le curé lui disait :

— Ma fille, laissez vos fils devenir bûcherons. Il n'y a point d'autre salut !

Elle ne répondait pas et s'en allait prier les Autres, les anciens dieux gaulois dont les conteurs parlaient, à mots couverts, dans les veillées, les dieux païens des sources, des

bois sacrés, des Grandes Pierres autour desquelles, assurait-on, on voyait parfois des rondes de fées.

Mais le travail manquait toujours et la disette menaçait.



Un beau jour, la veuve revint du marché de la ville voisine où elle avait troqué un plein panier de champignons contre une miche de pain noir. Elle en revint toute bouleversée car elle venait d'apprendre une nouvelle stupéfiante : le prince tout-puissant, maître et seigneur de la contrée, était plongé dans l'affliction. Sa fille unique se mourait. Ses fils lui demandèrent de quoi souffrait la jeune princesse.

— D'une bien étrange maladie ! Figurez-vous qu'elle meurt de faim, car elle est saisie d'un désir de figes si fort et si constant que tout le reste lui fait horreur. Notre puissant prince a fait proclamer qu'il donnerait la main de sa fille à celui qui pourrait lui procurer ces fruits si rares et que, le jour venu, il en ferait son héritier.

— Promesse de seigneur ! bougonna l'aîné.

— Caprice de fille ! dit le second.

— Pourtant, si c'était vrai ? murmura le cadet.

La pauvre veuve poursuivit :

— Notre puissant prince en a fait le serment. Aussi, il nous faut tenter l'aventure. Je vais aller cueillir nos figes, les plus mûres et les plus grosses. L'un de mes paniers est encore tout neuf et l'un de mes torchons encore bien blanc et sans reprises.

Elle se tourna vers son aîné :

— Tu iras, dès demain, les porter au château.

— Moi ? dit l'aîné. Je suis en loques et les valets me chasseront.

— Que non pas ! dit la mère. J'ai gardé dans un coffre la meilleure chemise de ton pauvre père et les braies de droguet(1) qu'il portait le jour de nos épousailles. Tu es bel homme, elles t'iront bien. Et si la princesse te trouve à son goût, c'en est fini de nos malheurs.



L'aîné partit, vêtu de neuf, portant au bras un beau panier et des figues superbes recouvertes du torchon d'une blancheur éblouissante. En traversant les bois profonds, comme son chemin longeait un fossé, il perçut soudain des gémissements :

— Ah ! mon ami, mon jeune ami... je suis tombée dans ce fossé ! J'ai perdu mon bâton, je ne peux pas me relever.

Il s'approcha du trou et vit tout au fond une vieille femme qui levait vers lui des yeux suppliants. Il la trouva si laide qu'il recula d'un pas ou deux :

— Débrouillez-vous, la vieille, lui dit-il grossièrement, car je n'ai point de temps à perdre.

— Vous êtes pressé, mon jeune ami ? Où c'est-il donc que vous allez ?

— Vous êtes bien curieuse ! Je vais voir le prince dans son beau château.

— Ah ! c'est donc pour cela que vous avez mis vos habits de fête ? Et que portez-vous dans ce grand panier, sous ce beau torchon ?

— Des crottes de bique ! répondit-il.

— Eh bien ! dit la vieille, belles crottes ce soient !

Et le voilà parti, laissant la vieille dans le fossé. Arrivé au château, des valets l'arrêtèrent et des chiens féroces reniflèrent ses braies. Mais quand il eut dit qu'il portait des figues, comme il était fort bien vêtu et de tournure à plaire

aux dames, on le fit entrer dans la salle d'honneur.

Le prince était assis sur un trône doré, sa fille pâlotte auprès de lui, tout alanguie sur des coussins. Ses cils palpitèrent quand elle vit paraître ce joli garçon, avec son panier neuf et son torchon éblouissant.

— Approche, dit le prince et, si tes figues sont parfaites, je tiendrai le serment que j'ai fait devant Dieu !

L'aîné s'approcha avec des courbettes et la jeune princesse se souleva sur ses coussins. Un peu de couleur montait à ses joues, si bien qu'elle était des plus belles à voir.

Elle étendit deux doigts et elle souleva un coin du torchon.

Une aigre puanteur s'éleva du panier car il était rempli de crottes, de crottes de bique énormes, luisantes et rebondies, des crottes géantes, pour ainsi dire.

— Doux Jésus ! quelle horreur ! s'écria la princesse en retombant sur ses coussins.

— Qu'on s'empare de cet homme ! hurla le prince à ses valets, et qu'on le jette aux oubliettes avec son panier et ce qu'il contient !

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Le lendemain, la pauvre veuve, étant sans nouvelles de son fils aîné, se lamentait auprès des autres :

— Il faut qu'il lui soit arrivé malheur ! Toi, mon second, prends ce panier. Il n'est plus tout neuf, le torchon non plus. Et nos plus grosses figues s'en sont allées je ne sais

où. Mais celles qui restent sont encore belles, elles te feront ouvrir la grande porte du château. Fais ta toilette, mon enfant, pendant que je ravaude tes meilleurs vêtements. Et tâche de savoir ce que ton frère est devenu.

Le second partit avec le panier rempli de figues de taille moyenne et recouvertes d'un torchon repris maintes et maintes fois.

Traversant les grands bois, il arriva près du fossé et entendit pousser des cris :

— Ah ! mon jeune ami, venez à mon aide ! Je suis tombée dans ce fossé. J'ai perdu mon bâton, je ne peux pas me relever.

Le second vit la vieille qui le regardait d'un air suppliant. Il n'avait pas un mauvais cœur et il l'aurait peut-être aidée si elle avait été moins sale et moins couverte de cette boue noire qui stagne, en automne, au fond des grands bois.

— Mille regrets, dit-il, mais je suis pressé.

— Ah ! vous êtes pressé ? Où c'est-il donc que vous allez ?

— Au château du prince, porter ce panier.

— Et dites voir, mon jeune ami, si je ne suis pas trop curieuse, que cachez-vous sous ce torchon ?

Moins rude que son aîné, le garçon répondit :

— Ce sont des pommes de mon verger.

— Eh bien ! dit la vieille, belles pommes ce soient !

Quand le fils de la veuve arriva au château, les valets l'observèrent d'un regard soupçonneux. Mais il était fort propre, bien que vêtu modestement, et sa figure était plaisante. Ils le laissèrent entrer après avoir calmé les chiens.

Dans la grande salle d'honneur, le puissant prince était assis sur son trône d'or et de velours, sa fille encore plus pâle, presque pâmée sur les coussins.

Le second de la veuve se répandit en révérences, flexions du genou et salutations. Le prince fixait sur lui un regard sombre et courroucé. Il n'y alla pas par quatre chemins :

— Montre tes figures ! ordonna-t-il.

Et il ajouta d'un ton menaçant :

— Si tu me trompes, comme l'autre, tu seras comme lui d'abord jeté aux oubliettes, pour être bientôt pendu haut et court.

Le second tremblait de la tête aux pieds. S'agissait-il de son aîné ? Et de quelle faute était-il coupable pour mériter d'être pendu ? L'échine courbée, la main hésitante, il souleva enfin un petit coin de son torchon.



Et alors, que vit-on, au lieu des figes demandées ? Des pommes ! Mais des pommes comme on n'en fait plus ! Des fruits si beaux, si parfumés qu'ils avaient dû être cueillis sur le Pommier du Paradis.

Cependant, le prince n'était pas content. Quoique l'offense fût moins forte que celle de la veille, il cria néanmoins à l'intention de ses valets :

— Qu'on s'empare de cet homme et qu'on le jette aux oubliettes dans la compagnie de l'autre manant. Nous le pendrons en même temps.

Et il se pencha vers sa fille unique qui pleurait sans bruit sur ses beaux coussins.



Le lendemain, la pauvre veuve, étant sans nouvelles de son fils aîné et de son second, parla ainsi à son cadet :

— Il faut qu'il leur soit arrivé malheur ! Il ne me reste que ce panier et ce vieux torchon qui sont pleins de trous. Nos dernières figues sont toutes petites, mais cependant, ce sont des figues. Elles te permettront d'entrer au château. Voici des nippes bien lavées. Arrange-toi du mieux possible. Présente-toi bien poliment et tâche de savoir ce que tes frères sont devenus.

Le pauvre cadet embrassa sa mère, chaussa ses vieux sabots et s'engagea dans les grands bois.

Il arriva près du fossé :

— Ah ! mon jeune ami, venez à mon aide ! Je suis tombée dans ce fossé. J'ai perdu mon bâton, je ne peux pas me relever.

— Attendez, bonne femme, que je vous donne un coup de main !

Il posa son panier, descendit dans le trou et, bien que la vieille fût couverte d'une fange à dégoûter un sanglier, il la prit dans ses bras et la hissa sur le chemin. Il retrouva même son bâton et, lorsqu'elle fut bien assurée :

— À vous revoir, ma bonne femme, et prenez garde où vous marchez !

La vieille le retint de sa main crochue :

— Vous me ferez bien un brin de causette ?

— À mon regret, c'est impossible. Car, voyez-vous, je suis pressé.

— Vous êtes pressé, mon jeune ami ? Où c'est-il donc que vous allez ?

— Je vais au château porter ce panier.

— Et dites voir un peu, si je ne suis pas trop curieuse, que cachez-vous sous ce torchon qui a connu des jours meilleurs ?

— Oh ! je ne cache rien ! Ce sont des figes pour la princesse qui se meurt, dit-on, d'envie d'en manger.

— Eh bien ! dit la vieille, belles figes ce soient !

Le cadet arriva devant la porte du château et les chiens faillirent le manger tout cru, parce qu'ils étaient dressés à ne pas pouvoir supporter les pauvres, et que cet homme-là avait l'air d'un mendiant. Enfin, les valets lui ouvrirent la porte et il entra dans le château.

Le prince était seul sur son trône d'or. La princesse, très faible et soutenue par sa servante, observait la scène entre deux rideaux. Elle reprit quelque espoir en voyant le cadet. Car, malgré ses loques, il était charmant. Repoussant la servante, elle joignit ses menottes et pria Dieu avec ferveur pour que celui-ci fût enfin le bon.

— Approche ! dit le prince d'une voix terrifiante. Si, comme les deux autres, tu me fais affront, tu seras comme eux pendu haut et court.

Le cadet de la veuve s'approcha lentement, l'air aussi calme qu'il se pouvait, alors qu'il tremblait pour ses frères aînés. Qu'avaient-ils pu bien faire pour mériter d'être pendus ? Son regard cherchait aussi la princesse qui était, disait-on, plus belle que le jour.

Enfin, parvenu à trois pas du prince, il s'inclina

modestement et il souleva un coin du torchon. Aussitôt le prince poussa un grand cri :

— Princesse... ma fille... venez vite ! Venez voir ces figues ! Elles sont magnifiques... elles sont admirables ! Moi-même, je vais... vous permettez ?

Il avait déjà une figue en bouche quand la jeune princesse arriva en courant, les joues toutes roses de plaisir.

Le cadet lui-même était stupéfait. Comment ses petites figues, dont la plupart n'étaient pas mûres, avaient-elles pu se transformer en fruits si beaux, si merveilleux et d'une grosseur extraordinaire ? Des fruits vraiment miraculeux !

Cependant, la princesse n'avait plus hâte d'y goûter. Le jeune homme au panier l'intéressait bien davantage. Tandis que son père se gorgeait de figues, elle lui murmurait au creux de l'oreille :

— Père... tiendrez-vous votre serment ?

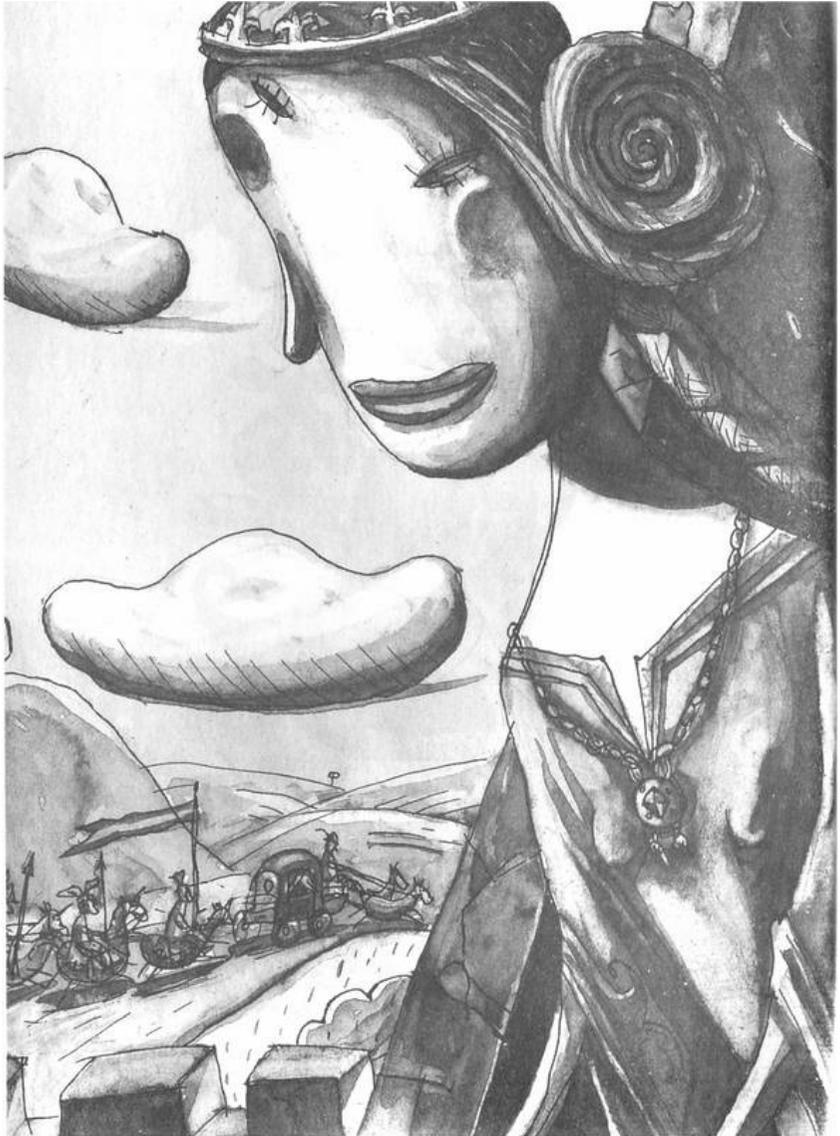
Le prince, à ce qu'on dit, n'en avait pas très grande envie. Il n'osa pourtant pas renier sa promesse, car il avait peur d'aller en Enfer.

Le cadet de la veuve épousa la princesse et sa pauvre mère vint vivre au palais. Il obtint la grâce de ses frères aînés à condition qu'ils partent guerroyer en Espagne pour en chasser les Sarrasins.

Le cadet de la veuve, monsieur le Prince désormais, fit rechercher la vieille femme qu'il avait tirée du fossé fangeux. Il aurait voulu lui dire son merci. Mais la bonne femme avait disparu.

Dans le pays, on croit que c'était une fée, et je suis bien près de le croire aussi...





III

LA LÉGENDE DE LA TOUR PENCHÉE

À LA VEILLE de l'An Mil, la tour était déjà si vieille qu'on ne savait plus de quand elle datait.

« Du temps des fées ! » disaient les gens.

Certains assuraient même qu'on voyait parfois les Petites Dames former des rondes dans les airs au-dessus des créneaux et des mâchicoulis.

Quoi qu'il en fût, à cette époque, elle était occupée par un seigneur des plus cruels qui faisait la guerre à tous ses voisins et rançonnait les voyageurs.

Ce seigneur de la Tour – qui n'était pas encore penchée ! – terrorisait aussi sa pauvre femme et ses enfants. Pendant qu'il bataillait, il les enfermait dans la grande salle du premier étage en retirant l'échelle qui permettait d'y accéder.

Pour toute distraction, ils regardaient par la fenêtre, une ouverture percée au cœur de la muraille. De là, en se

penchant, on pouvait admirer une partie des remparts et l'herbe humide des fossés. En levant les yeux, on voyait le ciel.

Jusqu'alors, les « affaires » du seigneur de la Tour avaient été des plus prospères. On murmurait dans le pays qu'il était plus riche que le roi de France, Robert II, dit « le Pieux ».

« Pieux », ce seigneur ne l'était guère ! Il n'avait peur de rien au monde, ni de Dieu ni du Diable, avec lequel, supposait-on, il entretenait d'excellents rapports. Quand on lui parlait de la fin du monde, il éclatait d'un rire sauvage. Il se moquait des imbéciles qui croyaient que les morts allaient sortir de leurs tombeaux au son des trompettes de l'Apocalypse.

Il aurait ri encore plus fort si ses « affaires » avaient marché. Or, elles se portaient de moins en moins bien. La grande peur du millénaire avait vidé tous les châteaux. Les nobles disparaissaient en emportant leurs richesses et se réfugiaient dans les monastères afin de prier Dieu pour le pardon de leurs péchés.

Livrés à eux-mêmes et à la terreur, les paysans quittaient villages et hameaux pour se cacher dans la forêt. Pèlerins et marchands ne voyageaient plus. Tout le pays étant désert, le seigneur de la Tour n'avait rien à piller et s'ennuyait à mourir. N'ayant rien d'autre à faire, il mangeait comme un ogre et buvait comme un trou. Puis, balayant la table d'un revers de son bras, il envoyait dinguer les plats de terre et les cruchons.

Tout apeurée, sa dame se blottissait dans un recoin afin

de protéger ses plus jeunes enfants. Elle priait sa fille aînée, la préférée de son époux, d'apaiser son père autant qu'elle pouvait.

Alix venait d'avoir quinze ans. Elle était belle comme le jour, chantait à ravir et plaisait à tous, riches ou pauvres, jeunes ou vieux.

Les fées, assurait-on, s'étaient penchées sur son berceau.



À la demande de sa mère, elle s'éloignait bien à regret de l'embrasement de la fenêtre où elle aimait à rêvasser, contemplant les nuages, y découvrant d'étranges choses : des anges joufflus, des chevaux ailés et des rondes de fées dont les voiles gracieux se défaisaient au gré du vent.

Le seigneur de la Tour aimait la voir en face de lui. Il crevait d'orgueil en la regardant, car elle était plus belle que toutes les filles du comté. Souvent, il lui demandait de chanter quelque chose ou de lui raconter une histoire bien plaisante pour le distraire de son ennui. La voix d'Alix était si douce que, de conte en chanson, le seigneur s'endormait, les mains croisées sur sa bedaine. Et tout le monde respirait.

Mais un jour, il en alla autrement. À peine sa fille fut-elle assise que le seigneur lui déclara :

— Ma chère enfant, j'ai réfléchi. Il s'en va grand temps de te marier.

La belle Alix battit des cils. Elle y avait déjà pensé. Et quelquefois, dans les nuages, elle avait cru apercevoir le troublant visage du Prince charmant.

— Mon père, je ferai ce que vous voudrez !

Le seigneur reprit, flattant d'une main sa barbe

graisseuse :

— Je t'ai choisi un bon époux. C'est le baron de Tournepaille qui m'a fait savoir que tu lui plaisais.

— Mais, mon cher père, il est bien vieux !

— Il est bien riche, mon enfant.

— Mais, mon cher père, il est bien laid !

— Oui, c'est vrai, mon enfant. Tu n'auras qu'à fermer les yeux.

Alix baissa la tête et ses lourdes tresses effleurèrent le foin sec qui recouvrait le sol glacé. Elle réfléchit très vite et elle crut trouver un bon argument :

— Mon père, en ce moment, on ne peut point se marier.

— Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Parce que la fin du monde est proche. Il faut penser à son salut. D'ailleurs, j'ai ouï dire par nos serviteurs que le baron de Tournepaille était parti depuis trois jours pour faire pénitence dans un monastère. Vous devriez en faire autant.

Le seigneur s'écria en frappant sur la table :

— Qu'ai-je entendu ? Tu me résistes et tu me donnes des conseils ? Puisqu'il en est ainsi, je vais chevaucher jusqu'à Tournepaille et j'en reviendrai avec le baron. Un homme tel que lui n'a pas pu croire à ces folies d'Apocalypse et de tombeaux. Il est comme moi, il n'a peur de rien !

Il dévala l'échelle qui reliait les étages, disparut par le trou, rameuta ses chiens et ses hommes d'armes et galopa vers la forêt.

La dame et sa fille pleurèrent tout le jour et une partie de la nuit suivante. Elles songèrent même à s'évader, le

seigneur, dans sa hâte, ayant laissé l'échelle en place. Mais le pont-levis était bien gardé et la fenêtre perchée tout en haut du donjon.

Enfin, comme l'aurore allait se lever et qu'Alix et sa mère venaient tout juste de s'assoupir, elles furent éveillées par un grand fracas : leur maître et seigneur était de retour.



Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, lorsqu'il apparut au ras du sol couvert de foin : il semblait avoir vieilli de dix ans !

— Femme ! s'écria-t-il d'une voix qui tremblait, rassemblez vos frusques et vos affûtiaux. Il nous faut partir pour le monastère où Tournepaille se trouve déjà. On m'assure qu'il croit à la fin du monde et, si cela est vrai, je suis forcé d'y croire aussi. Il devient urgent que je me confesse car j'ai commis de grands péchés.

Comme il se signait à plusieurs reprises, Alix s'enhardit à lui demander :

— Le baron absent, comment savez-vous... ?

— Son château est désert, les serviteurs se sont enfuis. Je n'y ai trouvé que ce jouvenceau...

Il se pencha au bord du trou et, d'une poigne encore très ferme, il en extirpa un charmant jeune homme vêtu d'un habit couleur feuille morte et joliment coiffé d'un chapeau vert à plume rousse.

Le seigneur dit avec mépris :

— Ce n'est qu'un neveu du puissant baron ! Il a refusé de suivre son oncle. Je le lui ramène par la peau du cou. C'est un esprit fort qui ne croit à rien.

— Ah ! mais, permettez ! dit le jouvenceau. Je crois en l'avenir et je rends grâce à la beauté !

Il s'inclina devant les dames en balayant la paille avec la plume de son chapeau. La douce Alix devint toute rose, car il ressemblait au Prince des Nuages.

Le seigneur de la Tour vit le regard qu'ils échangeaient. Il en fut si furieux qu'il mit la main sur son épée.

— Après tout, hurla-t-il en malmenant son prisonnier, je me soucie fort peu de vous ! J'ai mon salut à faire et je ne sais pas ce qui me retient de vous expédier au bas de l'échelle ? Disparaissez en hâte, ou bien je vais changer d'avis.

La tête au bord du trou, le jeune homme lança d'une voix joyeuse :

— Courage, belle Alix ! Attendez-moi, je reviendrai.

Le seigneur poussa un rugissement, mais l'autre, plus leste, était déjà hors de portée. De rouge qu'il était il devint violet lorsqu'il vit Alix agiter la main par la fenêtre du donjon. Prenant sa fille par un bras, il la secoua sans ménagement :

— Préparez vos affaires et ne songez plus à ce galopin. Il n'a pas de fortune et ne sait faire que des chansons.

— Qu'importe ! dit Alix avec ironie, puisque le monde va finir ? Que sont les richesses au regard de Dieu ?

La dame, sa mère, murmura :

— Elle a raison, mon bon ami ! Ne cédez plus à la colère car c'est aussi un grand péché. Qui, s'ajoutant à tous les autres...

Elle s'interrompit, la gorge nouée, et elle mit un bras devant son visage car son époux serrait les poings.

Pourtant cette fois, il se maîtrisa et, devenant soudain tout pâle, il ordonna d'un ton moins rude :

— Allons, prenez vos nippes et suivez-moi sans rechigner.

Comme il s'engageait dans le trou d'accès, Alix déclara

d'un ton résolu :

— Père, je préfère rester ici.

Il s'immobilisa, un pied déjà sur les barreaux :

— Que dis-tu ? Tu... préfères... ?

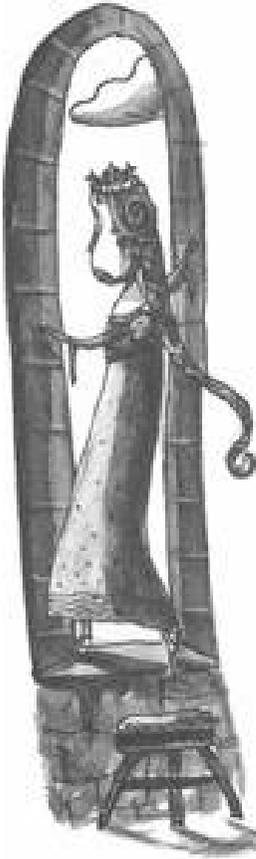
— Je préfère... Je désire... Mon père, je VEUX rester ici !

De stupeur, le seigneur fut sur le point de s'étrangler. Personne, jusqu'à présent, n'avait osé le contredire ou exprimer une opinion.

— Quoi... quoi... ma fille ? bégaya-t-il.

— Et j'en profite pour vous dire, poursuivit Alix du même air serein, que je n'épouserai pas le vieux baron de Tournepaille. Je me tuerais plutôt, ou bien j'irais dans un couvent.

— Attends ! cria son père. Attends un peu que je t'attrape !



Comme il s'apprêtait à sortir du trou, Alix courut vers la fenêtre :

— Père, si vous me touchez, je le jure devant Dieu, je me jetterai au bas de la tour !

La pauvre mère suppliait. Les petits enfants pleuraient dans un coin. Alix grimpa sur un banc qu'elle avait traîné jusqu'à la fenêtre pour mieux atteindre le rebord.

Finalement, son père rugit :

— Qu'il en soit fait selon ton vœu ! Puisque tu me renies, tu n'es plus ma fille mais ma prisonnière. La tour sera si bien fermée que personne ne pourra ni sortir ni entrer. Si c'est vraiment la fin du monde, tu mourras seule, ici dedans. Et s'il ne finit point comme le prétend ton séducteur, je reviendrai pour te punir, et tu regretteras les tourments de l'Enfer.

Et, comme Alix joignait les mains, il la repoussa d'un geste brutal et lui jeta à la

figure :

— Quant au godelureau, je le pendrai, comme un manant !

Il disparut sur cette promesse, poussant devant lui sa triste famille.

Il y eut encore beaucoup de cris, des ordres lancés, puis

des coups de marteaux qui ébranlèrent les murailles. Des serviteurs clouaient la porte et remontaient le pont-levis.

En se penchant à la fenêtre, Alix vit s'éloigner le chariot aux roues pleines qui emportait sa faible mère, ses jeunes frères et sœurs et toutes les réserves de nourriture et de boissons. Suivait le seigneur sur son grand cheval, avec six autres cavaliers. Puis une troupe disparate de soldats, de valets et de servantes éplorées.

Enfin, il régna un profond silence. Alix était seule dans le vieux donjon.

Cette scène terrible l'avait épuisée. Elle s'étendit sur sa paillasse et s'endormit instantanément. Elle fit un rêve merveilleux.

Elle regardait par la fenêtre. De légers nuages couraient sous le vent. Pareils à des voiles, ils ondulaient sur le ciel bleu et, dans leurs plis mouvants, Alix distinguait de charmants visages. Des yeux limpides lui souriaient, des mains transparentes lui faisaient des signes, une ronde se formait dans un aimable tourbillon. La tour en était tout environnée et murmurait dans son langage : « Ce sont les fées, les douces fées qui se penchèrent sur ton berceau. »

Alix aurait voulu s'envoler avec elles, mais elle ne pouvait s'arracher au sol. Son rêve merveilleux se transformait en cauchemar et elle pleurait dans son sommeil. Mais, tout à coup, elle entendit un chant mélodieux et, se penchant encore, elle aperçut un beau jeune homme, vêtu d'un habit couleur feuille morte.

— Viens ! ô viens ! chantait-il. Je t'attends, douce Alix !

À demi réveillée, elle s'élança vers la fenêtre et s'y pencha

du mieux qu'elle put. Le jeune homme était là, bien vivant, bien réel et il ressemblait au Prince charmant.

« Hélas ! pensa-t-elle, je suis prisonnière. Il ne peut monter, je ne puis descendre et si je saute, je me tuerai ! »

Elle joignit les mains et leva les yeux vers les légers nuages qui couraient sous le vent. Ils formèrent dans le ciel une ronde mouvante où, parmi les voiles, luisaient des sourires et des regards malicieux.

Lorsque la tour fut couronnée, tout doucement, elle se pencha. Elle se pencha presque à toucher la terre.

Alix voyait monter vers elle les bras tendus du jouvenceau. Quand leurs doigts s'effleurèrent, elle en éprouva un si grand bonheur qu'elle se crut encore au cœur de son rêve.

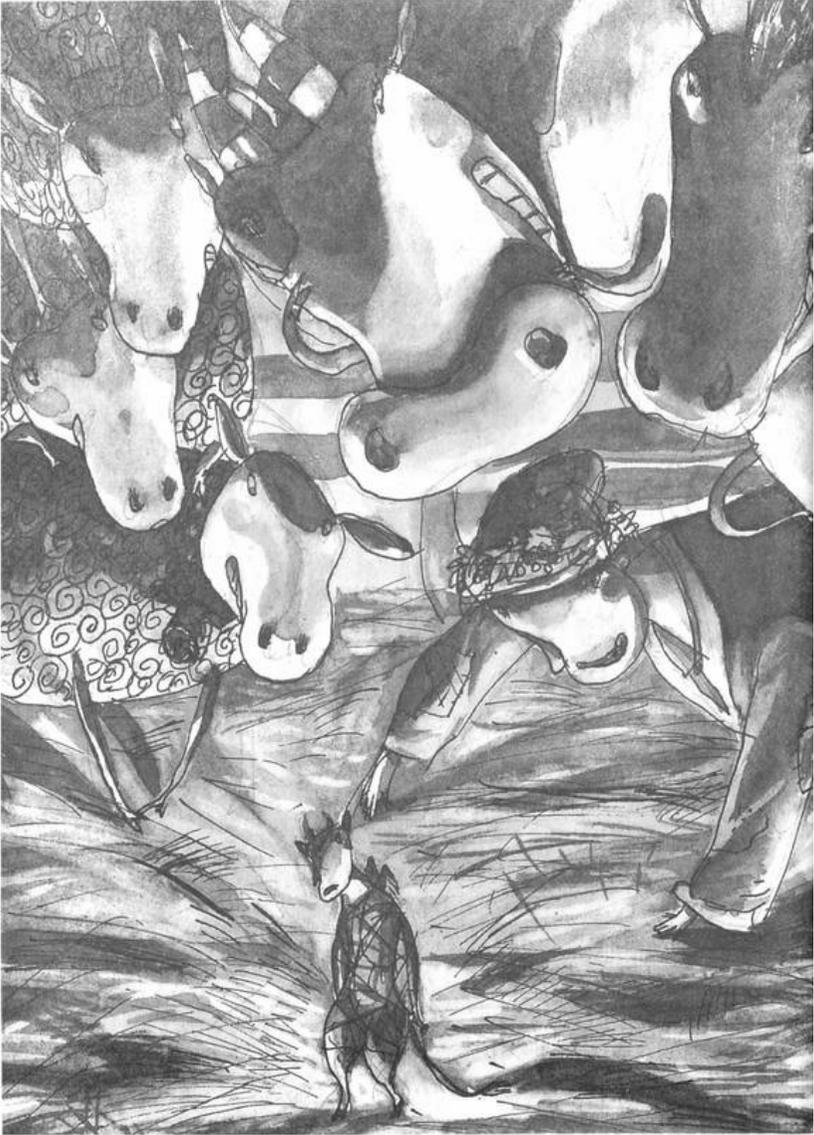
Là-haut, les fées-nuages menaient toujours leur belle ronde et, par l'effet de leur magie, la haute tour se redressa. Mais les Petites Dames étaient peut-être fatiguées, ou bien cela les amusait de faire une farce au méchant seigneur.

Car, lorsqu'il revint avec sa famille, ses hommes d'armes et ses valets, il trouva sa tour toute de travers et la belle Alix avait disparu.

Elle vécut heureuse avec son ami et ils furent très bons avec leurs enfants.

Quant à la tour, mille ans après, elle est toujours là et toujours penchée. Il paraît que, parfois, une couronne de nuages s'en vient danser à son sommet.





IV

LE DIABLE TRIBOULANT

IL ÉTAIT une fois, alors que l'An Mil allait vers sa fin, un petit diable très frileux, envoyé sur la Terre par son maître, Satan. À la première brise un peu fraîche, il redescendait bien vite en Enfer.

— Maître, suppliait-il en joignant ses menottes déjà couvertes d'engelures, gardez-moi près de vous jusqu'aux jours du printemps.

Mais le Grand Patron fronçait les sourcils et demandait d'un ton revêche :

— Combien d'âmes humaines me rapportes-tu ?

Le diabolin courbait le dos et se justifiait du mieux qu'il pouvait :

— J'ai travaillé pour vous. J'ai troublé l'eau de vingt fontaines. J'ai donné la colique aux vaches de Colas et caché le bréviaire de monsieur le curé.

— Ce sont là bagatelles ! Je te demande le compte des âmes ?

Le petit démon fondait en sanglots :

— L’hiver, je tremble comme feuille au vent. Les âmes glissent entre mes doigts.

— Écoute, lui dit enfin Satan qui savait parfois se montrer bon prince, apporte-m’en une seule, par exemple celle du Jeantou. Tu passeras l’hiver au chaud.

Le pauvre s’écria :

— C’est impossible, mon bon maître ! Le Jeantou n’a pas d’âme, c’est une chose bien connue.

— Il en a une ! tonna Satan. Toute petite, j’en conviens, et cependant, il me la faut.

Écrasé de détresse, le petit diable s’en alla.

— Il est plus difficile, dit-il aux ronces du chemin, d’attraper une âme quand elle est petite. On ne sait jamais par quel bout la prendre. C’est un travail trop dur pour moi.

Le moral au plus bas, il se réfugia en haut d’un donjon dont les pierres conservaient un peu de chaleur de l’été passé. La nuit, une corneille l’abritait sous son aile.

— J’ai peine à croire, lui confiait-il, que le Jeantou possède une âme, même la plus petite qui soit. C’est un idiot baveux. Il ne sait jouer qu’à pousse-cailloux. Qu’en penses-tu, ma chère hôtesse ?

La vieille corneille n’en pensait rien. Cependant, les jours devenaient plus courts, le vent plus aigre, le ciel plus gris. Les nuages couraient les uns après les autres, comme des vols pressés d’oiseaux migrants.

— Hep ! leur criait le petit diable, hep ! savez-vous comment je pourrais attraper... ?

Mais les grands nuages étaient déjà loin. Bientôt, le

pauvret eut vraiment très froid. Il avait beau ramener sa mincillote queue fourchue sur ses mignons petits sabots, il avait beau se battre les flancs et changer de corneille pour en trouver une plus chaude, il grelottait, il triboulait, comme on disait dans ce temps-là.

Tout en bas du donjon, la campagne s'endormait. Les chiens ronflaient au coin du feu.



Le malheureux démon songeait à l'Enfer avec nostalgie. Il rêvait de brasiers et de soufre fumant. Lorsqu'un soir, la neige se mit à tomber.

— Comment, s'écria-t-il, je resterais ici à me geler les corniflettes, quand je vois fumer tant de cheminées ? Il ne sera point dit que je mourrai de froid pour avoir manqué l'âme du Jeantou. Je vais tout d'abord me chauffer l'échine, puis je mettrai ma griffe sur lui.

Il se confectionna une redingote en toile d'araignée. Emmitouflé jusqu'aux oreilles, il descendit dans le village dont les ruelles cernaient les fossés du donjon. Dieu Tout-Puissant ! qu'il avait froid !

Tremblant de tout son corps, il arriva devant la première chaumière et mit le nez au fenestron : l'unique pièce était déserte. Dans la suivante, personne. Dans les autres, non plus. À croire que la peste ou le choléra venait de faucher tous les gens du bourg.

Triboulant arriva enfin devant une demeure dix fois plus élevée et plus belle que les autres, en pierres toutes neuves et bien assemblées. Par une porte en forme d'arc, les flots d'un chant harmonieux parvenaient jusqu'à lui, mêlés à des bouffées de tiédeur parfumée.

Le démon glissa son petit sabot entre les battants de la lourde porte et il entra sans faire de bruit.

Tout le village se trouvait là. Les uns debout, vêtus de

loques. Les autres, vêtus de soie, agenouillés sur des coussins. Et tous, riches ou pauvres, chantaient à pleine voix les louanges du Seigneur.

Les louanges de... qui ?

Levant les yeux au ciel, Triboulant distingua, suspendue à la voûte, une croix d'or qui scintillait à la lueur de plusieurs cierges et d'un grand nombre de chandelles.

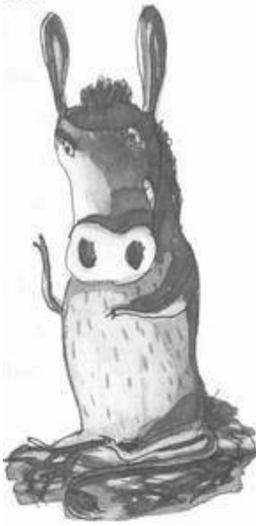
Une GRANDE CROIX D'OR ?

C'était l'emblème de L'ENNEMI !

Le démon pivota sur ses menus sabots, repoussa la porte de toutes ses forces et se retrouva dans la nuit d'hiver. La neige tombait de plus en plus fort.

— Hélas ! grelotta le frigorifié, je ne puis rester dans cette maison, pourtant si jolie et si bien chauffée. Car c'est une église, je le comprends bien. Que se passerait-il si le Grand Patron apprenait cela ? Il me battrait sans doute à mort. Pourtant, je ne peux pas demeurer sous la neige en attendant d'être gelé. Je m'en vais essayer de trouver une étable. Tant pis pour l'âme du Jeantou.

Il fut forcé de se traîner jusqu'à la toute dernière maison pour découvrir ce qu'il cherchait. Et il tremblait si violemment que ses sabots laissaient une empreinte frisée. Enfin, il aperçut une porte grossière sous laquelle se glissait une odeur de fumier.



Le pauvre diable s'y faufila et se trouva dans une étable. Alors, il poussa un cri de surprise tant le spectacle était charmant. La paille des crèches brillait comme de l'or. Et là, tout baignés de douce lumière, un âne gris, un bœuf, trois moutons et un homme faisaient la causette en formant un rond.

Ils tournèrent la tête vers le Triboulant.

— Regarde, Jeantou ! dit le gros bœuf. Regarde donc qui nous arrive ! C'est un lutin, sans aucun doute. Il n'est pas plus haut qu'un de mes sabots !

L'âne gris constata :

— Il pourrait se cacher dans l'une de mes oreilles !

— Et, dit Jeantou sans bavoter, il est plus mince qu'un roseau !

Les trois moutons bêlèrent :

— Il est transi, réchauffons-le !

Malgré cet accueil des plus sympathiques et la douce chaleur qui régnait dans l'étable, le petit diabolotin continuait à trembler. Quelle aventure et quelle nuit ! N'était-il pas entré, par pure étourderie, dans la maison de l'adversaire ? N'était-il pas, en cette minute, en présence du Jeantou dont le Patron exigeait l'âme et qui le regardait avec des yeux de myosotis, infiniment attendrissants ?

Il voulut s'enfuir et tourna le dos, montrant ainsi sa queue fourchue tout enrubannée de toiles d'araignées.

Comme il allait passer la porte, quelqu'un le saisit par la peau du cou.

Fermant les yeux, il attendit, plus mort que vif, et regarda entre ses cils. Il vit tout d'abord la luette du Jeantou qui sautait, qui sautait dans sa bouche ouverte comme un four à pain... Car il riait, riait à s'en décrocher les cordes vocales.

Triboulant reprit un peu d'assurance et il ouvrit tout grand les yeux. Il se trouvait debout dans la grande main de l'innocent et les animaux contemplaient la scène, leurs doux regards brillant de joie.

— N'aie donc pas peur ! dit le Jeantou. Nous ne saurions te faire de mal. Cette nuit est douce et c'est notre nuit. C'est Noël, mon ami, et nous avons la permission de rire et de chanter jusqu'au troisième chant du coq. Mais voyons, pourquoi trembles-tu si fort ?

— C'est seulement de froid, dit le démon d'un ton piteux.

Alors, cessant de rire, ils soufflèrent sur lui avec précaution. Au bout de quelques souffles, Triboulant défit son manteau, arracha les fils collés à ses doigts et soupira profondément.

Les bêtes et l'innocent se consultèrent du regard :

— Qu'il reste ! dit l'âne, c'est un porte-bonheur.

— Qu'il reste ! dirent les moutons, car sans toison, il gèlerait.

— Qu'il reste donc ! dit le bœuf, si tu le veux aussi, Jeantou.

— Je suis seul, dit Jeantou. J'ai grand désir de compagnie. Je vais le loger tout contre mon cœur.

Il le saisit entre deux doigts et, le glissant sous sa

chemise, il recommanda en baissant la voix :

— Ne te montre à personne et surtout, surtout ne gigote pas !



Le Triboulant voulut remercier ses hôtes. Il n'en eut pas le temps, car le coq lança, coup sur coup, deux triomphants « cocorico ! ». Un rayon de jour passa sous la porte. Alors, les trois moutons se blottirent dans la paille, le bœuf s'assoupit tout en ruminant, l'âne baissa la tête et coucha les oreilles.

— Mais toi, murmura notre diabletin, mais toi, mon Jeantou, parles-tu encore ?

L'innocent le fixa d'un regard vide comme le ciel :

— Ba-bou... ba-bou ! crachota-t-il, tandis qu'une bulle irisait ses lèvres.

Le petit diable hocha la tête :

— C'est grand dommage que tu n'aies pas une parcelle d'âme humaine. Foi de Triboulant, tu l'aurais gardée ! Et j'aurais menti au Grand Patron.

Puis, se pelotonnant sur la poitrine du Jeantou :

— Mmm... mmmm ! fit l'exilé, avec ou sans âme, le logis a du bon. Préparons-nous à y passer l'hiver. Le printemps venu, nous aviserons.

Et sur ces mots, il s'endormit.

Tout à coup, il fut réveillé par des coups sourds et rythmés : boum-boum... boum-boum... boum-boum...

« C'est le cœur ! » songea-t-il.

Mais alors, sous sa joue, il entendit un doux murmure :

— Qui parle ici ? demanda-t-il.

— C'est moi !

— Qui, moi ?

— L'âme du Jeantou.

— Balivernes et sornettes ! bâilla le Triboulant. Chacun sait bien qu'il n'en a pas.

Pourtant, il s'éveilla et interrogea, la gorge serrée :

— Es-tu vraiment certaine... ?

— Vraiment certaine. C'est bien moi !

Le diabolin sentit une sueur glacée perler sur son front.

— Tous les hommes ont une âme ! reprit la tendre voix secrète. Les uns en font grand cas. D'autres fort peu. D'autres la nient. Mais tous en ont une, si menue soit-elle, et je suis celle du Jeantou.

— Où donc te caches-tu ? demanda Triboulant. Oh ! ne crains rien de moi. J'aimerais mieux geler sur place que de voler celle du pauvre garçon.

L'âme discrète se mit à rire :

— Quand bien même tu voudrais me prendre, tu ne pourrais y parvenir. Je suis la mieux gardée de toutes : je suis l'Âme du Cœur. Tu ne peux entrer qu'à mon bon plaisir.

Le petit diable soupira :

— Sans toi, je passais tout l'hiver au chaud. Me voilà forcé de prendre la route, car mon maître, là-bas, est au courant de toutes choses. Il va me découvrir sous la chemise du Jeantou et m'attendra, la fourche au poing.

— Il y a remède à tout ! répondit l'âme de l'innocent.

Elle monta jusqu'au bord des lèvres de Jeantou. Par bonheur, il ronflait, la bouche grande ouverte.

— Entre, entre vite ! chuchota l'âme. Il y a place pour

deux dans un cœur pur comme le sien.

Et l'on dit partout, dans notre village, qu'un miracle a eu lieu, cette nuit de Noël. Le Jeantou est moins bête. Il sait dire quatre mots :

— Tu me chatouilles, Triboulant !

Et il rit, mes enfants, il rit de si bon cœur, que tout le monde en fait autant.





V

LE CONTE DE LA FÈVE

IL ÉTAIT, cette fois-là, un modeste fermier qui fut ruiné par des brigands. Ils brûlèrent sa chaumière, mangèrent ses poules et son goret, emmenèrent ses deux vaches et s'emparèrent d'un petit pot d'argile où il cachait ses quatre sous.

— Ma pauvre Mahaut, dit-il à sa femme, il ne nous reste plus que nos yeux pour pleurer.

— Pierre, répondit-elle, nous sommes vivants, c'est le principal. Nous conservons la terre et un demi-boisseau de fèves que les bandits ont dédaignés.

— Femme, gémit-il, c'est trop peu ! Il nous faut partir mendier sur les routes.

— Pas ce soir, lui dit-elle. Puisque la braise ne manque pas et que j'ai retrouvé la marmite du cochon, je vais nous faire une soupe de fèves. Une fois nourris, nous aviserons.

Ils mangèrent et elle dit :

— Il te faut demander à ton patron, le grand saint Pierre, de nous envoyer un peu de secours. C'est un apôtre très puissant. Il tient les clés du Paradis.

— Pauvre sotte, dit l'homme, il se soucie bien peu de nous !

— N'importe ! dit-elle, il faut lui parler.

Ils prièrent donc un long moment, si bien que le soir se mit à tomber. Pierre recommença ses lamentations :

— Où allons-nous dormir ? demanda-t-il à son épouse.

— Dans la soue du cochon que les brigands n'ont pas brûlée. Mais je veux d'abord semer quelques fèves.

— Le temps qu'elles poussent, soupira l'homme, nous serons morts depuis longtemps.

— Qu'importe ! dit Mahaut. Il faut essayer... Les fèves mises en terre, ils s'endormirent tant bien que mal et s'éveillèrent de bon matin. À peine fut-elle dehors que la fermière s'écria :

— Lève-toi, Pierre, et viens donc voir ! Pierre parut à son tour et resta là, les bras ballants, les yeux élargis de stupéfaction. Car, au beau milieu du petit jardin, l'une des fèves avait poussé, tellement poussé même qu'elle grimpa jusqu'au ciel !

— C'est un miracle ! dit Mahaut. Ton grand saint patron nous a entendus. Il te faut aller lui rendre visite pour lui dire grand merci et demander un peu de secours.

Elle le houspilla de si belle manière que l'homme finit par se résigner et qu'il grimpa sur cette fève. Quand il eut fait un bout de chemin, il vit un aubergiste sur le pas de sa porte.

— Bonjour, brave homme ! dit l'aubergiste. Vous devez avoir soif depuis le temps que vous montez. Entrez un instant et goûtez mon vin.

— Non, merci ! dit Pierre. Je suis trop pressé. J'ai rendez-vous au Paradis. Je m'arrêterai en redescendant.



Il poursuivit son ascension et arriva enfin devant une porte cloutée d'or. Il prit le heurtoir et frappa trois coups. Au troisième coup, la porte s'ouvrit et saint Pierre apparut, un grand trousseau de clés pendu à sa ceinture.

Notre voyageur ôta son bonnet et salua profondément ainsi que son épouse le lui avait recommandé.

— Quel bon vent t'amène ? demanda le saint.

— Un mauvais vent, Votre Grandeur ! De méchants bandits ont brûlé ma ferme et Mahaut m'envoie pour vous demander un peu de secours.

Saint Pierre répondit :

— J'ai ce qu'il te faut !

Il fit claquer ses doigts et, aussitôt, un âne parut, tout gris et tout menu, une croix sombre sur l'échine.

Triturant son bonnet, le fermier se plaignit :

— Que ferais-je d'un âne ? Je n'ai plus d'araire⁽²⁾ et plus de charrette. Ce baudet, grand saint Pierre, ne me sera d'aucun secours.

— Homme de peu de foi ! lui répondit son saint patron, cet âne n'est pas un âne ordinaire. Quand tu seras redescendu, souffle-lui ces mots au creux de l'oreille :

« Crotte mon âne de l'or et de l'argent ! »

— Et que fera-t-il, Votre Seigneurie ?

— Tu le verras en temps voulu. Mais n'en parle à personne, sinon j'aurais trop de demandeurs. Sur ce, mon ami, le bonjour chez toi !

La porte d'or se referma et le voyageur se retrouva seul avec son âne au bout d'une corde. Ne sachant que penser de ce cadeau inattendu, il s'engagea dans la descente et arriva devant l'auberge.

L'aubergiste lui fit un très bon accueil.

— Je voudrais, dit notre homme, mettre cet âne à l'écurie pendant que je mange un petit morceau. Prends-en le plus grand soin, car c'est un âne de valeur.

— Et comment l'appelles-tu ?

— Je n'y ai point encore pensé. Appelle-le comme tu voudras, mais ne lui dis pas au creux de l'oreille : « Crotte mon âne de l'or et de l'argent ! » Car le grand saint Pierre l'a bien défendu.

L'aubergiste s'empressa de conduire l'âne à l'écurie et de prononcer la formule magique. Aussitôt, l'âne leva la queue et, fort proprement, crotta sur la paille des pièces d'argent et des pièces d'or. Il y en eut bientôt un plein seau de bois.

Cet aubergiste avait un âne qui ressemblait à l'autre comme deux gouttes d'eau. Il l'échangea sournoisement tandis que Pierre buvait et mangeait à crédit. Ayant vidé plus d'un pichet, il prit la route en titubant. Arrivé chez lui, il vit des voisins qui aidaient sa Mahaut à rechercher dans les décombres le peu d'ustensiles qu'on pouvait sauver.

— Voisins, leur cria Pierre, je vous remercie de votre obligeance mais je n'ai plus besoin de vous ! Car mon saint patron m'a fait ce cadeau.

— Quoi, ce vieil âne ? s'étonnèrent-ils.

— Oh ! mais ce n'est pas un âne ordinaire. Si vous me promettez de garder le secret, je vais vous en faire la démonstration.

Tous promirent et jurèrent et, bien que sa femme lui fît les gros yeux, il se pencha vers le baudet et il lui souffla au creux d'une oreille :

« Crotte mon âne de l'or et de l'argent ! »

Rien ne se produisant, Pierre répéta les mots magiques. D'abord tout doucement et sur le ton d'une prière. Puis, d'une voix un peu plus forte. Puis, à tue-tête. Puis, violemment. Alors, saisie de frousse, la pauvre bête se relâcha. Elle crotta sur le sol, de la manière la plus commune, et tous les voisins éclatèrent de rire.



Le soir venu, ils s'en allèrent. Alors la fermière dit à son fermier :

— Tu t'es trompé en quelque chose ou bien ton patron s'est moqué de toi. Pour un saint, c'est bien laid ! Il faut que tu ailles le lui dire en face et demander réparation.

— C'est que, ma femme, il va faire nuit.

— Qu'importe ! dit-elle. Tu connais la route. Je suis sûre que Là-Haut, il n'y a point de loups ni de bandits de grands chemins.

— Non, je n'ai vu qu'un aubergiste. Bien poli, bien honnête. Qui m'a fait crédit sur ma bonne mine.

— Tu pourras toujours t'arrêter chez lui si tu te sens trop fatigué. Allons, mon homme, reprends courage et demande à saint Pierre de t'accorder un vrai secours. Sinon, nous irons mendier sur les routes.

L'homme grimpa de feuille en feuille. La lune se levait lorsqu'il arriva au seuil de l'auberge.

— Tu viens payer ta note ? lui lança l'aubergiste. Elle est un peu salée, car tu as beaucoup bu et ton âne a mangé mon meilleur picotin.

— Ne me parle plus de ce bourricot ! Il m'a fait passer pour un imbécile aux yeux de ma femme et de mes voisins. Je m'en vais voir le Grand Patron et je te paierai en

redescendant.

La lune était couchée lorsqu'il parvint au Paradis. Par bonheur, la porte était éclairée d'une manière vraiment divine. Pierre prit le heurtoir et frappa trois coups. Au troisième coup, la porte s'ouvrit et saint Pierre apparut, tout bâillant de sommeil :

— C'est encore toi ! s'exclama-t-il.

— Oui, grand saint Pierre, c'est encore moi ! Mahaut m'envoie pour protester, car vous m'avez donné un âne qui ne sait faire que du crottin. Il ne nous est d'aucun secours.



Le portier du ciel caressa sa barbe d'une main rêveuse :

— J'en suis surpris ! dit-il enfin. Tu as dû faire quelque bêtise ? Mais, tiens ! prends cette nappe et ne reviens plus troubler mon sommeil.

— Que ferais-je d'une nappe ? se plaignit le fermier. Nous n'avons plus de table, pas même une écuelle à manger la soupe. Il ne nous reste plus que la marmite du goret.

— Homme de peu de foi ! explosa le saint, cette nappe n'est pas une nappe ordinaire. Quand tu seras redescendu, dis-lui simplement : « Étends-toi, ma nappe ! », et tu verras le résultat.

Il se retourna au seuil de la porte :

— J'allais oublier ! N'en parle à personne, car tu ferais trop d'envieux. Sur ce, mon cher ami, le bonjour à

Mahaut !

Pierre reprit son chemin, la nappe blanche sous son bras. Il arriva devant l'auberge et vit, par la fenêtre, le feu qui dansait sous la cheminée, une volaille qui rôtissait, un cruchon de vin posé sur la table. Il se sentit soudain très las et il décida de se reposer.

— Alors, dit l'aubergiste, en lui servant à boire, le Grand Portier t'a-t-il reçu ?

— Tout à fait gentiment. Il m'a même donné cette nappe.

— Une nappe pour toi, qui n’as plus de maison ? Je te l’achète si tu veux. Je la déploierai pour le roi de France, si jamais il vient à passer par là.

— Pas question de la vendre ! C’est une nappe miraculeuse et qui peut donner de bons résultats. Mais ne lui dis pas : « Étends-toi, ma nappe ! », car le grand saint Pierre serait mécontent.

Il mangea et but plus que de raison. Après cela, il eut sommeil.

— Je vais, dit l’aubergiste, te prêter ma paillasse. Tu pourras dormir tant que tu voudras.

Et Pierre s’endormit comme un bienheureux, la nappe sous la tête en guise d’oreiller. Bientôt, l’aubergiste l’entendit ronfler et s’approcha à pas de loup. Il tira sur la nappe, si doucement, si doucement, qu’il arriva à s’en saisir. Il l’emporta dans la cuisine, la posa sur la table et lui murmura les mots interdits :

« Étends-toi, ma nappe ! »

Alors la nappe se déroula et se couvrit, d’un bout à l’autre, de plats d’or et d’argent, de chandeliers superbes et d’aiguières de cristal. Les plats débordaient de mets somptueux. La flamme des chandelles se reflétait dans les carafes et y allumaient des feux de rubis.

L’aubergiste trouva au fond de ses coffres une nappe toute blanche qui n’avait pas encore servi. Il en fit un rouleau et, doucement, très doucement, parvint à la glisser sous la tête du dormeur.

Au matin, il lui dit :

— Tu me dois de l’argent, mais je veux bien te faire

confiance. Si ta fortune est faite, tu me régleras au prochain passage.

— Entendu ! dit Pierre en riant sous cape, tant il était certain de ne point revenir.

Arrivé en bas, il dit à sa femme :

— Ma bonne Mahaut, allons dans le bois car nos voisins sont trop curieux. C'est leur présence, sans aucun doute, qui a fait manquer ma première affaire. Il faut agir dans le secret.

— Que rapportes-tu ? demanda Mahaut.

— Tu le vois bien : c'est une nappe.

— Une nappe, doux Jésus ! Il faut que ton grand saint ait perdu l'auréole pour oser nous faire un pareil cadeau !

— Femme de peu de foi ! Cette nappe n'est pas une nappe ordinaire. Quatre petits mots te le prouveront.

Ils entrèrent dans le bois et ils arrivèrent dans une clairière où l'herbe était douce et toute fleurie. Pierre posa son rouleau et regarda aux alentours pour voir si personne ne les espionnait. Rassuré sur ce point, il leva la main et il ordonna :

« Étends-toi, ma nappe... ÉTENDS-TOI, MA NAPPE !... Étends-toi, ma nappe ! »

Rien ne bougea, naturellement. Mahaut était furieuse et le pauvre Pierre se mit à pleurer.

— Es-tu bien sûr au moins d'être monté au Paradis ? lui demanda-t-elle en le secouant. J'ai peine à croire qu'un si grand saint qui fut, dit-on, le premier pape et avant cela l'apôtre du Christ, s'amuse à tromper des gens comme nous. Il te faut bien vite remonter Là-Haut, tant que la fève

est encore verte, pour en avoir l'explication.

— Je n'irai plus Là-Haut ! Je préfère encore mendier sur les routes.

— Nous allons bien voir ! répliqua Mahaut.

De bourrade en bourrade, elle le ramena au pied de la fève. Il grimpa, le cœur lourd, et arriva devant l'auberge.

— Et alors, quoi, mon vieux, ricana l'aubergiste. Tu as encore manqué ton coup ? Ou bien tu viens régler ta note ?

Un soupçon traversa la cervelle du fermier. Plus il devenait triste, plus l'aubergiste paraissait gai. Bien trop gai pour un homme qui n'avait guère de clientèle. Et comme son rire était grinçant !

C'était peut-être un diable, ou Satan en personne, installé là, sur cette route, pour faire des farces aux protégés du grand saint Pierre qui n'était pas de ses amis ?

Les jambes flageolantes, Pierre poursuivit sa route et atteignit le Paradis. Il prit le heurtoir et frappa trois coups.

Au troisième coup, le saint parut :

— Mon pauvre Pierre, c'est encore toi ? Tu viens sans doute me dire merci ?

— Ah ! grand saint patron, je le voudrais bien ! Mais je suis toujours aussi malheureux. L'âne n'a fait que du crottin et la nappe blanche n'a rien fait du tout. Ma femme m'envoie chercher du secours...

— C'est elle, dit saint Pierre, qui aurait dû me faire visite, car elle est plus futée que toi. Mais, puisque tu es là, je veux bien t'offrir un dernier cadeau, j'ai dit : le DERNIER, tu m'as bien compris ?



À la même seconde, un fort bâton au bout pointu vint se loger tout seul dans la main du fermier.

— Un bâton, grand saint Pierre ? De quoi peut-il me protéger puisque les brigands m'ont déjà tout pris ?

— Les brigands d'en-bas ! Mais ceux de la route ?

— Vous voulez dire que l'aubergiste s'est emparé de vos cadeaux ? Je

commençais à m'en douter.

— Ce n'est pas trop tôt ! dit le Grand Portier.

— Oui mais, patron, que puis-je faire ? On m'a appris au catéchisme qu'il faut pardonner à ses ennemis. Et qu'il faut tendre la joue droite si l'on vous frappe sur la gauche. Dans ces conditions, comment se venger ?

— Écoute ! dit le saint en baissant les yeux. C'est bien vrai que nous autres, adorateurs de Jésus-Christ, nous n'aimons pas la manière forte. Mais, tout de même... de temps en temps... un petit coup ou deux sur le dos de quelqu'un qui l'a bien mérité... pour la justice, tu comprends ?

Il rouvrit les yeux et lissa sa barbe :

— Enfin bref ! mon garçon, arrête-toi chez l'aubergiste. Défends-lui de dire : « Verdouille, mon bâton ! », et tu verras le résultat.

— Verdouille, mon bâton ! Je me souviendrai.

— Et souviens-toi aussi de ne pas abuser du pouvoir magique de ces simples mots. Va en paix, mon fils, et sois bon chrétien !

Pierre le promet et s'en alla.

Parvenu à l'auberge, il demanda un bon souper. Et, pour pouvoir manger à l'aise, il posa son gourdin dans un recoin de la cuisine. L'aubergiste lui dit d'un air dédaigneux :

— Ton grand patron est bien avare. Ou bien, il est ruiné s'il n'a pu t'offrir qu'un méchant bâton ?

Pierre répondit, la bouche pleine :

— D'accord ! c'est un bâton, mais c'est un bâton extraordinaire. À condition, bien entendu, que personne ne dise : « Verdouille, mon bâton ! » Car le grand saint Pierre en serait fâché.

Sur ce, il fit semblant de boire et il se laissa aller au sommeil, les bras sur la table, la tête sur ses bras. On aurait pu l'entendre ronfler depuis le pied de la fève jusqu'à l'entrée du Paradis.

L'aubergiste n'y tint plus. S'approchant du bâton, il lui susurra les mots interdits :

« Verdouille, mon bâton... Verdouille... ouille... ouille-ou-ouille ! Ouille-ou-ouille ! »

Et il courait de ci, de là les mains sur la tête et courbant l'échine tandis que le gourdin y allait de bon cœur. Pan, pan et pan sur le voleur !



Pierre, bien réveillé, observait la scène sans se hâter d'intervenir :

— Arrête-le ! Arrête ! suppliait l'aubergiste tout en bondissant autour de la pièce. Je suis brisé ! Je suis moulu !

— Me rendras-tu l'âne de saint Pierre ?

— Il est à côté, dans mon écurie. Aïe-aïe-aïe... par pitié !

— Me rendras-tu aussi la nappe ?

— Elle est au fond de ce grand coffre.

— Va doucement ! dit Pierre en parlant au bâton.

Il récupéra son âne et sa nappe tandis que le bâton tournait autour de l'aubergiste qui levait les bras pour se protéger.

— Arrête, bâton ! ordonna Pierre. Et toi, voleur, n'y reviens plus !

Et il s'en alla avec ses cadeaux.



Il s'acheta un château fort et devint si riche que Mahaut lui dit :

— Mon homme, ce n'est pas juste ! Nous vivons dans le luxe tandis que d'autres meurent de faim. Il faut penser à ceux qui souffrent sinon le grand saint sera mécontent.

Mais tant de fortune avait gâté Pierre. Il se prenait pour un seigneur. Il se faisait servir par une armée de domestiques. Il s'entourait de courtisans qui chantaient ses louanges à longueur de journée. Il mangeait comme un ogre et buvait comme un trou sans se soucier des miséreux.

— Tu perds ton âme ! disait Mahaut.

Lui ne faisait qu'en rire, si bien qu'un beau jour Mahaut s'en alla. Elle retourna dans son village où, avec l'aide de ses voisins, elle reconstruisit la ferme incendiée. Puis elle cultiva son petit jardin.

Alors, Pierre fut pris de mélancolie. Il avait tant de tout qu'il n'avait plus envie de rien. Il s'ennuyait si fort qu'il devint acariâtre. Il gourmandait ses domestiques et son bâton ne chôma pas.

Saint Pierre entendit les cris des battus. Il passa le nez au coin d'un nuage, vit comment Pierre se conduisait et il en fut très mécontent.

À partir de ce jour, l'âne ne crotta plus ni or ni argent. La nappe miraculeuse ne se couvrit plus de mets raffinés. Le bâton se brisa et ne fut plus d'aucun secours.

Pierre fut abandonné par ses serviteurs et ses courtisans. Tout d'abord, il ragea, puis il pleura à chaudes larmes. Enfin, il prit la route et il s'en alla rejoindre Mahaut.

Elle l'accueillit devant sa ferme et ne lui fit pas de reproches, bien que sa langue la démangeât. Mais elle avait pitié de lui.

— Je vais, lui dit-elle, te faire à manger. Installe-toi au coin du feu.

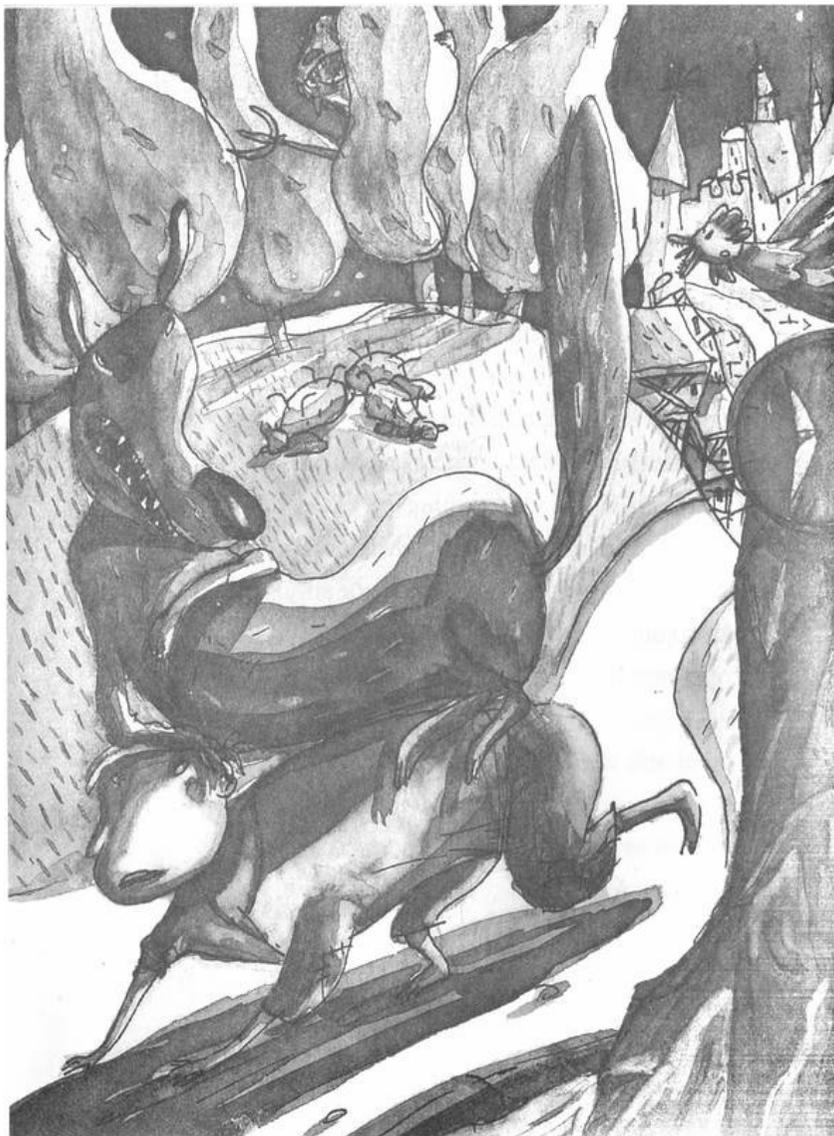
Il demanda d'une voix faible :

— Qu'as-tu préparé, ma bonne Mahaut ?

Elle répondit en s'esclaffant :

— Une soupe de fèves, bien entendu !





VI

LA NUIT DU LOUP-GAROU

EN CETTE FIN du X^e siècle, les loups-garous ne manquaient pas.

Certains d'entre eux l'étaient pour avoir commis une lourde faute. D'autres, racontait-on, pour payer celle d'un ancêtre. La malédiction frappait des familles jusqu'à la quatrième ou la cinquième génération.

Guillaumet – le pauvre ! – n'avait point péché ou, en tout cas, pas gravement. Il ne pouvait savoir lequel de ses ancêtres avait commis un crime ou prononcé un faux serment, car il était enfant trouvé. Personne, dans le village, ne connaissait ses ascendants. Mais tout le monde savait qu'il était loup-garou.

Bûcheron le jour, il sortait la nuit. Ce n'était pas chose normale d'errer ainsi dans la campagne à l'heure où les autres allaient se coucher, surtout à cette époque, infestée de brigands, de bêtes sauvages et de diableries.

Le pauvre Guillaumet aurait préféré dormir dans son lit.

Il le faisait de temps en temps. Mais certains soirs, sans prévenir, une force diabolique entraînait dans sa chaumière et le forçait à en sortir.

Le voici donc courant vers la Fontaine du Caillou. Une source limpide qui sortait de terre au creux d'un vallon, entre des pierres criblées de trous. Les vieilles femmes racontaient que Satan en personne dansait ici la sarabande et blessait les pierres avec ses sabots.

Arrivé là, notre homme se déshabillait de la tête aux pieds, s'agenouillait sur la margelle et lapait l'eau comme une bête.

À peine avait-il bu et quelque peu souillé sa barbe que son corps se couvrait d'une superbe peau de loup. Il lui poussait des griffes, il lui poussait des crocs et ses deux oreilles devenaient pointues.

Ainsi transformé, il partait courir à travers champs, à travers bois. La Force le contraignait à traverser sept paroisses et à faire le tour des sept clochers en hurlant à la mort pour faire frissonner les gens dans leur lit.

Les sept paroisses parcourues, il devait être de retour à la Fontaine du Caillou avant le premier chant du coq. Sous peine de perdre son humanité et de devenir un loup ordinaire. Il n'avait pas le temps de flâner.

Guillaumet, le jour, était bon garçon. Il avait même le cœur si tendre qu'il demandait pardon aux arbres avant d'y porter le fer de sa hache. Et il recueillait les petits oiseaux quand ils étaient tombés du nid.

Mais, en loup-garou, il était féroce. Pendant ses courses folles de village en village, il égorgeait force moutons,

éventrait des chiens et saignait des poules. C'était le Diable qui l'y poussait.

Quand, le matin venu, il se réveillait, des plumes encore sanglantes prises dans les boucles de sa barbe, il en éprouvait un profond regret. Il n'y pouvait rien : il était maudit !

Cependant, sachez bien que le métier de loup-garou avait aussi de bons côtés. Certes, en ces temps troublés, peu de personnes sortaient la nuit. Tout de même, parfois, une commère rentrait chez elle après avoir veillé dans une maison du voisinage ; ou bien un paysan revenait de la foire après avoir bu plus que de raison ; ou bien un marchand s'était égaré. Quelquefois même, une jeune personne filait en cachette pour voir son galant.

Guillaumet-le-loup les sentait de loin. Il se dissimulait et, lorsqu'ils étaient à portée de pattes, allez hop ! d'un seul bond il sautait sur leur dos, leur serrait le cou dans ses bras velus et les fouillait à coups de talon :

— Porte-moi ! Porte-moi ! aboyait-il à leurs oreilles.



Le pauvre bonhomme ou la pauvre femme avaient beau protester, appeler à l'aide, invoquer les saints, ils ne pouvaient s'en dépêtrer. Il leur fallait courir à travers les paroisses avec cette charge sur le dos. Et allez hop ! Et allez donc !

Au matin, bien sûr, ils étaient rompus, quelquefois presque morts, et leur famille leur demandait :

— D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ?

— Ah ! ne vous fâchez pas, car j'ai porté le loup-garou !

Il y avait même certaines nuits où la malédiction devenait un plaisir. C'étaient les nuits – trop rares ! – où le chemin du loup-garou croisait celui d'une demoiselle.

Privé de tendresse dans sa vie humaine, Guillaumet devenait un loup-garou affectueux. Il se faisait porter, bien sûr. Mais, tandis que la fille s'épuisait sous la charge, il l'encourageait de petits bécots, jouait avec ses tresses, lui chatouillait le creux du cou.

Au matin, la mignonne rentrait chez elle en vacillant, nattes ébouriffées et jupe salie. Sa mère la giflait à toute volée :

— D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ?

— Mère, ne vous fâchez pas, car j'ai porté le loup-garou !

À l'aube, Guillaumet se retrouvait seul au fond de son lit. Et, sans les longs cheveux prisonniers de sa barbe, il aurait

pu croire qu'il avait rêvé.

Sur ce, vint le printemps et le bruit courut que la fin du monde était pour bientôt. Une panique saisit toute la paroisse du bûcheron. À la veille de l'An Mil, tous les habitants, leur curé en tête, s'élancèrent dans le noir en une longue procession. Les pauvres gens pleuraient, se frappaient la poitrine, chantaient des cantiques et suppliaient Dieu de les accueillir en son Paradis.

Guillaumet était au seuil de sa porte lorsqu'ils défilèrent près de sa maison. Il aurait aimé – s'il fallait mourir ! – mourir en compagnie humaine plutôt que d'être seul, comme une bête sauvage quand le feu du ciel tomberait sur lui.

Mais ni le curé ni ses paroissiens ne lui accordèrent la moindre attention. Ils firent même un détour. Car, coupable ou non, il était maudit.

Il les suivit de loin en murmurant cette prière :

« Dieu Tout-Puissant ! Vous le savez : ce n'est point de ma faute si je suis loup-garou. Faites qu'en cette nuit, si ce doit être la dernière, la Force mauvaise ne me prenne pas. Mon cœur d'homme est pur comme un cœur d'enfant. »

Il allait dire : « Amen ! » lorsque la Force le saisit. Elle le prit. Le poussa. Le conduisit à la Fontaine et le dépouilla de ses vêtements. À genoux sur la pierre percée de trous comme un fromage, il lapa tel un chien et il se couvrit de sa peau de loup.

L'âme au désespoir, il se dit pourtant :

« Cette nuit n'est pas comme les autres nuits. En traversant les sept paroisses, je ne verrai pas un seul être

humain. Ni vieille, ni laboureur, ni marchand, ni fillette allant d'un pas vif à son rendez-vous. Ils seront tous dans les églises, ou à la procession, ou barricadés au fond de leurs caves. Personne, non, personne n'aura l'ennui de me porter. Je serai peut-être un peu moins maudit. »

Par habitude cependant, il tordit le coup à deux ou trois poules, il égorgea quelques moutons. Entre-temps il courut de village en village de son long pas silencieux sans rencontrer âme qui vive. La lune, se montrant entre deux averses, projetait sur les murs l'ombre inquiétante de son museau. Lorsqu'il aborda la septième paroisse, tirant la langue de fatigue, il aperçut près de l'église un petit enfant qui pleurait tout bas. Petit. Vraiment petit ! Mais, tout de même, un être humain.

La Force hurla au fond de lui :

— Fais-toi porter ! Fais-toi porter !

Contraint d'obéir, il prit son élan et il sauta sur le pauvre en lui criant dans les oreilles :

— Et allez hop ! Et allez donc !

L'enfant plia sur les genoux :

— Monsieur le loup-garou, je suis trop petit ! Vous le voyez bien.

Certes, oh ! oui, certes, il le voyait. Le Guillaumet-de-jour aurait pris l'enfant entre ses grands bras pour le protéger et pour le chérir. Pour en faire, peut-être, son fils adoptif, lui qui n'osait point avoir d'enfants par crainte de transmettre la malédiction.

Guillaumet-de-nuit n'était pas d'accord. Il découvrit ses crocs sanglants :

— Porte-moi dans l’instant, ou sinon je vais te manger tout cru !

Le pauvre enfant tendit son dos et s’efforça de tenir bon. C’était un dos trop maigre où l’échine saillait. Le loup-garou s’y installa. Mais il était fort mal assis. Ses pattes de derrière raclaient le sol à tout moment. Enfin sa monture allait de travers, trébuchant de ci, trébuchant de ça.

— Plus vite, plus vite ! ordonna-t-il.

— Je fais de mon mieux ! répondit l’enfant.



Un peu plus loin, il s'effondra et le loup-garou faillit s'étaler. À peine redressé, il se pencha sur sa victime. L'enfant gisait, comme mort, les bras en croix et les yeux clos.

— Holà ! relève-toi et porte-moi à la Fontaine. Il est plus que temps de se mettre en route, car je sens poindre le matin.

Il poussa l'enfant du bout de sa griffe. Le malheureux ne bougea pas.

— Ah ! voilà bien ma chance ! s'emporta le maudit. Ne rencontrer qu'une personne et que ce soit ce gringalet ! J'aurais bien mieux fait de courir tout seul...

Tout à coup, il lui vint une idée de génie :

« Et si je l'emportais pour le manger à la Fontaine en attendant le chant du coq ? J'ai justement un petit creux ! »

Il souleva l'enfant pour le caler sur son échine et passa ses bras autour de son cou. Tout en traversant la septième paroisse à la vitesse d'un éclair, il sentait que la Force était mécontente de cet arrangement. Elle ruait en lui comme un démon et le couvrait de quolibets :

— A-t-on jamais vu si grand ridicule ? Un loup-garou PORTER un homme ? C'est le monde à l'endroit ! On en rira dans tout l'Enfer.

— Un tout petit homme ! plaida Guillaumet qui prenait goût à son fardeau. Il est léger comme une plume. Il ne me gêne nullement.

— Flanque-le par terre d'un coup d'omoplate, ou tu auras affaire à moi !



Alors commença une étrange lutte. La Force levait partout des obstacles. Des épines surgissaient au milieu des chemins. Des arbres s'abattaient, manquant de peu le loup-garou. Des pièges aux dents de fer claquaient au ras

de ses talons.

Mais, comme par miracle, il évitait tout.

Pourtant, il avait le souffle coupé par les bras de l'enfant qui lui serraient un peu la gorge. Et il avait des distractions à cause d'une joue qui frôlait la sienne et d'une autre voix infiniment douce qui murmurait à son oreille :

— Porte-le, Guillaumet ! Tu gagneras ton Paradis.

Alors, il courut comme un dératé. Il courut si vite que l'enfant tomba. Il dut freiner des quatre pattes et reprendre en hâte le chemin inverse. À peine si l'enfant respirait encore.

— Achève-le ! soufflait la Force. Il te retarde, tu vois bien, l'aube est là, toute proche : le premier coq va chanter.

L'homme-loup se pencha. Ses yeux luisaient comme des braises. De sourds grondements sortaient de sa gorge.

Et l'Autre hurlait en lui :

— Tue-le ! Tue-le ! Décide-toi !

— C'est que, je n'ai jamais... à part les poules et les moutons... !

— Abandonne-le donc ! Il finira bien par crever tout seul. Allons, dépêche ! Il se fait tard.

À cet instant les cils de l'enfant palpitérent. Ses yeux s'ouvrirent. Il soupira :

— Porte-moi, Guillaumet ! Porte-moi, mon ami !

À ces mots, le loup ouvrit ses mâchoires, découvrant ses crocs blancs et ses babines d'acajou. Il renifla l'enfant. Il le retourna d'un coup de museau et, posant sur lui sa patte griffue, il mordit dans ses loques et le souleva avec précaution.

— Tu es fou, je pense ? explosa la Force. Pour la dernière fois je te donne l'ordre...

Mais le loup-garou était déjà loin. Il allongeait ses pattes en foulées prodigieuses, survolait les obstacles sans que l'enfant touchât le sol. Une autre Force le soutenait.

La mauvaise criait :

— Attends-moi ! Attends-moi !

Il répondit tout en courant :

— Laisse-moi tranquille, je porte un ami !

Ils arrivèrent à la Fontaine. Elle coulait, paisible, entre ses cailloux. Les vêtements du bûcheron gisaient en tas sur la margelle.

— Pose-moi sur eux ! ordonna l'enfant.

Dès qu'il eut touché les vieux habits de Guillaumet, ils répandirent une clarté. Au centre de cette lueur, l'enfant brillait comme un soleil.

— Arrière ! Arrière ! hurla la Force en arrivant. Cette Fontaine m'est réservée !

Ce fut l'enfant qui répondit :

— Tu veux dire qu'elle l'était ? Je viens de lever la malédiction.

Lui-même, doucement, s'élevait dans les airs et Guillaumet vit que c'était un ange, au visage si beau, à la

robe si blanche qu'il en resta tout ébloui. Il ne pensait plus à changer de peau.

— Vite ! dit l'ange, habille-toi. Car il n'est pas en mon pouvoir d'arrêter le soleil, ni de faire taire un coq à son premier cocorico !

Aussitôt dit, aussitôt fait. À peine vêtu de ses guenilles, Guillaumet reprit son aspect humain. Il était temps, grand temps ! Sur la colline la plus proche, un coq chantait à pleine voix.

La Force poussa un long cri de rage et disparut en un instant. Et allez hop ! Et allez donc !

— Elle ne reviendra plus ! assura l'ange avec douceur. Tu as gagné la paix sur terre et pour plus tard... ton Paradis.

Le pauvre bûcheron se jeta à genoux pour remercier l'ange du fond de son cœur. Mais l'ange se mit à briller si fort que Guillaumet ferma les yeux. Lorsqu'il put les ouvrir, il n'y avait plus sur l'eau de la source que l'or pailleté du jeune soleil.

L'ancien loup-garou se lava la barbe, puis il s'en fut d'un pas léger en direction de son logis.

Sur sa route, il croisa la procession des paroissiens qui criaient et chantaient et bondissaient comme des chèvres aux sons aigrets d'une cornemuse.

« L'An Mil est venu et nous sommes vivants ! Alléluia ! Alléluia ! »

Le curé s'approcha, la bouche fendue jusqu'aux deux oreilles :

— Viens danser, Guillaumet !

Et il ajouta en clignant de l'œil :

— Si tu n'es pas trop fatigué.

Et ses paroissiens de rire aux éclats. Et les filles de se dire en regardant le bûcheron que c'était dommage qu'il fût loup-garou. Il aurait fait un beau mari.

Mais lui leur souhaita la bonne journée et il rentra dans sa maison. Il mangea d'abord de grand appétit. Puis il fit un ballot de ses modestes vêtements. Il mit sa hache sur son épaule et, sans même penser à fermer la porte, il retraversa les sept paroisses où les cloches sonnaient à grande volée comme pour fêter la Résurrection.

Il marcha si longtemps qu'il arriva dans un pays où il ne connaissait personne, ou personne non plus ne le connaissait. Il trouva de l'embauche et une femme qui lui plut.

Ils eurent ensemble dix beaux enfants. Aucun de leurs fils ne fut loup-garou.





VII

LE FANTÔME DE L'AN MIL

IL ÉTAIT une fois un méchant seigneur, Adhémar, sire de Tranchefer. Il ne craignait ni Dieu ni Diable. Il terrorisait toute sa famille, ses serviteurs et ses voisins.

Un peu avant l'An Mil, dans la semaine du Carême, il mangea par défi une aune⁽³⁾ et demie de boudin gras et en mourut d'indigestion.

On le revêtit de sa lourde armure et on l'enterra avec son épée sous une dalle de pierre, la plus pesante qu'on pût trouver.

Trois jours étant passés, sire Adhémar se réveilla. Son esprit sortit de son corps mortel, traversa le granit, s'éleva dans le ciel, dépassa les nuages et arriva en Paradis.

— Comment, lui dit saint Pierre, tu oses venir frapper à ma porte ? Un homme de ta sorte qui n'a jamais aimé personne et qui a commis de si gros péchés ? Tu ne manques pas d'un certain toupet !

D'une voix sépulcrale, Adhémar répondit :

— Je me croyais sans âme et ne pensais point survivre à ma mort. Sinon, vous pensez bien que j'aurais pris mes précautions. S'il en est encore temps et que je puisse me repentir... ?

— Trop tard ! coupa saint Pierre en lui fermant la porte au nez.

Tranchefer vogua jusqu'en Purgatoire. Il vit là une foule qui piétinait devant l'entrée :

— À la queue, comme tout le monde ! lui lança-t-on avec aigreur.

— Moi ? Faire la queue comme un manant ? Je voudrais bien voir que l'on m'y forçât !

Il voulut prendre la tête de file, mais une force étrange l'empêcha d'avancer. Il marchait, il marchait et il restait au même endroit. Il entendit des ricanements :

— Où se croit-il donc ce grand va-t-en-guerre ? Ici, mon beau seigneur, les privilèges n'existent plus.

Et, en effet, il vit un roi encore coiffé de sa couronne qui côtoyait une pauvre femme qui côtoyait un chevalier qui côtoyait un serf maigre comme un coucou, qui côtoyait un gros chanoine qui lui-même côtoyait...

Un affreux vertige saisit Tranchefer. Il se sentit tout près de basculer dans le néant. Il ne lui restait que deux solutions : patienter, comme tout le monde, ou bien s'y refuser et descendre en Enfer.

Il descendit. Il descendit.

Étourdi par sa chute, il se trouva enfin au pied d'une muraille qui lui rappela celle de son château, en plus sinistre et plus épais. Des fumées jaunâtres et

nauséabondes obscurcissaient les alentours. Un bruit sourd, perpétuel, ébranlait le sol couleur de charbon. Sur le portail de fer, un écriteau se balançait barbouillé de signes incompréhensibles.

Adhémar fut tenté de retourner en Purgatoire, quitte à faire la queue comme n'importe qui. Mais son orgueil l'en empêcha. Il rassembla tout son courage et cria « Holà ! » à plusieurs reprises.



Au bout d'un long moment, un démon vint ouvrir. Velu, cornu, armé d'une fourche à trois dents. Désignant l'écriteau, il demanda d'un ton revêche :

— On ne t'a pas appris à lire ?

— Grand Dieu, non ! Pour quoi faire ?
Je suis un noble chevalier.

Le démon ricana :

— Ici, tu n'es plus qu'un sot ignorant.

Il pointa une griffe sur les lettres tordues :

— C-O-M-P-L-E-T... c'est complet ! Est-ce que tu comprends ? Il n'y a plus de

place pour toi.

— Plus de place ? Mais je...

— Tu reviendras dans quelques siècles quand nous aurons fait des agrandissements. Mon maître Satan a de grands projets.

Tranchefer balbutia :

— Où dois-je aller en attendant ?

— Est-ce que je sais ? Au Purgatoire !

— J'en arrive à l'instant. Il faut prendre la queue d'une file grisâtre et se mêler à des manants qui se prétendent mes égaux.

— Eh bien ! va voir au Paradis.

— J'y suis déjà passé et j'ai été fort mal reçu. Saint Pierre me reproche d'avoir trop péché.

Déjà, le démon refermait la porte. À ces derniers mots, il se ravisa :

— Quelles sortes de péchés as-tu donc commis ?

— De toutes les sortes, je peux m'en vanter. J'ai volé, j'ai tué, j'ai trahi mes voisins. J'ai rossé ma femme et elle en est morte, en ne m'ayant donné qu'un fils, un certain Béranger que je méprise profondément. Je déteste aussi ma bru, Aliénor, et j'ai oublié le nom des enfants. Je ne les aime pas. Je n'ai jamais aimé personne. Mon seul désir était d'être craint.

— C'est parfait, parfait ! sourit le démon en découvrant ses dents pointues.

— Et ce n'est pas tout ! reprit Tranchefer. J'ai renié mon baptême et le saint Nom de Jésus-Christ. J'ai pillé des églises et ravagé des monastères. J'ai mangé gras le vendredi, même en période de Carême. Et je suis mort sans confession.

Il baissa les yeux avec modestie :

— Je n'ai aucun mérite. Je ne croyais point que Dieu existât. Sinon, vous pensez bien que je me serais repenti à temps.

Le démon, ravi, se frotta les griffes :

— Hypocrite, avec ça ! Je le répète : tu es parfait. Je regrette vraiment de ne pouvoir t'ouvrir la porte. Mais l'Enfer est plein, oui, plein comme un œuf, tu y serais trop à l'étroit. Laisse-moi ton adresse. Je te ferai signe de venir dès que nos travaux seront terminés.

Adhémar suggéra :

— Et si, dès maintenant, vous flanquiez dehors quelques pensionnaires de moindre rang que moi et de moindre valeur ?

— Impossible ! dit l'autre. On entre en Enfer, on n'en sort jamais.

Et comme Tranchefer baissait la tête tristement, le démon le prit en pitié :

— Écoute, lui dit-il, je vais te donner un très bon conseil. Puisque tu es une âme en peine, un fantôme sans corps, un ectoplasme comme on dit, en attendant qu'une place soit libre, tu devrais hanter ton propre château.

Adhémar regimba :

— Pour y retrouver les mêmes visages, mon fils, ma bru et leurs miochons !

— Comment cela : les retrouver ? Tu ne connais pas les dernières nouvelles ? Tes enfants sont partis avec leur garnison de soldats et leurs serviteurs pour se réfugier dans un monastère et demander pardon à Dieu.

— Pardon à Dieu... pour mes péchés ?

— Non, crétin : pour les leurs ! Ils ont entendu dire le jour de tes obsèques que la fin du monde était pour bientôt. Ils ont été pris d'une telle frousse qu'ils ont donné aux moines tout ce qu'ils possédaient dans l'espoir d'obtenir une bonne place en Paradis.

Adhémar suffoqua :

— Ils leur ont donné... quoi ? Mon argent, mon bel or et les bijoux volés à la sueur de mon front ? Et les provisions cachées dans la cave ?

— Ton château est vide comme une noix sèche. Tu seras, mon cher, le seul maître à bord.

Tranchefer demanda, la bouche ouverte et les yeux ronds :

— Est-ce que le monde va finir ?

— Non, bien sûr, abruti ! Ce sont des histoires à dormir debout. Le monde continuera et tous ces froussards reviendront chez eux. À moins qu'ils ne meurent de terreur sacrée, ils sont si bêtes, quelquefois !

Puis il ajouta :

— Il faut que je rentre. Le maître m'attend pour pousser les feux.

Le sire de Tranchefer se retrouva seul dans les courants d'air. Il n'avait plus qu'à s'en aller. Il déploya ses brumes grises et traversa en un éclair de grands espaces mystérieux. Le crépuscule tombait lorsqu'il arriva en vue du donjon.

Le démon-portier n'avait pas menti. Tout était désert et silencieux. Personne sur le chemin de ronde, ni dans la cour boueuse encombrée d'habitude de valets, de servantes, de volailles et de porcs. Personne non plus dans la salle d'armes du rez-de-chaussée, ni au second étage, ni dans la chambre haute au sommet du donjon.

Un ouragan semblait avoir tout emporté : les coffres à vêtements, les matelas et les tentures, jusqu'au métier à tapisser sur lequel brodait la dame Aliénor. Seul, un bonnet de laine bleue traînait sur l'un des bancs creusés dans la muraille et qui encadraient l'étroite fenêtre. Tranchefer le reconnut pour être celui de sa petite-fille, une nommée Jeanne ou Marie, ou Marguerite, ou... peu importe ! Une gamine stupide qui ne disait jamais un mot et l'observait derrière son coude avec des yeux de chien battu.

Ainsi, pas de doute, ils étaient partis.

— Bon vent ! cria-t-il à la cantonade. Et surtout, surtout, ne revenez pas !

Puis il vécut des jours d'ivresse, descendant, remontant, sans utiliser les lourdes échelles qui, passant par un trou, reliaient entre eux les trois paliers. Il voleta allègrement sur la plate-forme du donjon d'où il fit s'envoler des corneilles criardes. Il traversa les murs pour rejoindre la cave. Il effraya des araignées et stupéfia des rats qui s'enfuirent en couinant. Il s'amusa, la nuit, à pousser des « Hou... ouou ! » qui se répercutaient dans les profondeurs du château désert.

Puis, brusquement, il se lassa. Les rats qui fuyaient ne l'amusaient plus. Il aurait préféré les embrocher sur son épée. Il rêvait d'écraser les araignées les plus velues et d'attraper une corneille pour la plumer jusqu'au croupion.



Mais il n'avait aucune force. Le spectre de son épée n'aurait même pas pu trancher un fil. On aurait pu voir à travers son corps et son armure. Si bien qu'un beau matin une corneille en fuite le traversa de part en part. Lui ! Le seigneur de Tranchefer qui avait valu son pesant de graisse et qui faisait peur à tous ses voisins !

S'il avait eu des larmes, il en aurait pleuré de rage. Chose curieuse, sa famille pourtant lui manquait.

« Voilà, se dit-il, ce qu'il me faudrait : au lieu de misérables bêtes, je voudrais pouvoir effrayer mon fils, ma belle-fille et leurs marmots. Et pourquoi pas les serviteurs ? Et pourquoi pas mes hommes d'armes à qui j'ai appris à être durs ? Je voudrais les voir trembler de terreur, suer de trouille comme des lâches et détaier comme des lapins. » Flottant près du bonnet de Marguerite ou de Marie, il constata finalement :

« Un fantôme n'existe que dans le regard de ceux qui le voient. Il me faudrait des spectateurs. »

Il ne quittait plus l'étroite fenêtre du donjon, laissant, la nuit comme le jour, ses yeux d'outre-tombe observer la route. Le monde, semblait-il, n'avait point changé. Aucune nappe de soufre n'était encore tombée des nues. Aucun ange exterminateur n'avait sonné de la trompette pour

annoncer le Jugement.

Malgré le vent froid et les giboulées, le printemps venait à pas de velours. À l'aube et au couchant, le ciel se parait de rose et de bleu. Les rayons du soleil transperçaient les nuages et les nimbaient d'or en fusion.

Sire Adhémar se demandait si l'on était encore en mars ou au début du mois d'avril. Avant ou après le Vendredi Saint ? Avant ou après le dimanche de Pâques ? Il avait perdu la notion du temps.

Ne sachant trop que faire d'autre, il regardait le bonnet bleu. Et, peu à peu, il lui sembla qu'il se souvenait de sa petite-fille. De ses couettes, de ses yeux, de son coude levé devant son visage comme une enfant qui craint les coups. Elle s'appelait Marie. Oui, Marie tout court, il en était sûr.

Puis il chercha à retrouver les traits de son fils et de son épouse et même ceux du bébé, un nommé Gaétan dont les cris, naguère, lui déplaisaient fort.

Ensuite lui revinrent les noms et les visages des valets, des servantes, des garçons d'écurie, des souillons de basse-cour. Jusqu'aux noms de ses serfs, de ses chevaux et de ses chiens.

Alors, il jubila :

« Je n'ai pas fini de les faire trembler ! »

Et il s'imaginait, surgissant soudain dans la grande salle où se déroulait le repas du soir. Les valets effrayés en laisseraient tomber leurs plats. Ou bien, se glissant à travers les murs, poussant des « Hou... ouou ! » très abominables. Les nattes des servantes se tiendraient droites de terreur.

Même son fils Béranger et sa belle Aliénor ne pourraient plus dormir tranquilles. Il flotterait au-dessus d'eux comme un reproche permanent :

« Ah ! je suis mort et vous vivez ! Ah ! vous avez donné aux moines mon or, mes bijoux et mes vêtements ! Ah ! vous êtes jeunes et vous vous aimez ! Soyez maudits ! Soyez maudits ! »

À la réflexion, Tranchefer pensait :

« N'exagérons rien. Ils risqueraient de repartir et, de nouveau, je serais seul. Il faudra doser mes apparitions et me montrer moins agressif. Devenir pour eux presque une habitude, en quelque sorte une distraction. Qu'ils se disent parfois : "Tiens ! Adhémar n'est pas venu !" et que ce soit avec regret. Enfin, qu'ils aient besoin de moi comme aujourd'hui j'ai besoin d'eux. »

Cependant, les jours succédaient aux jours et les feuillages aux bourgeons. Partout la vie recommençait. Tranchefer vit des paysans qui se rendaient à leur travail une houe sur l'épaule et qui préparaient de futures moissons. Puis il aperçut quelques voyageurs, des commerçants peut-être qui reprenaient leurs habitudes. Ou bien des pèlerins qui s'en allaient à Compostelle pour remercier Dieu d'être encore vivants.

« De mon temps, pensait-il, ils auraient fait un long détour pour éviter mon territoire. Ils auraient eu peur d'être rançonnés. » Maintenant, ils passaient et crachaient par terre en mémoire de lui.

« Comme ils me détestaient ! soupirait le fantôme. Mes enfants aussi doivent me haïr. Mon souvenir leur fait

horreur. Ils ne reviendront plus ici. »

Il aurait voulu s'arracher les cheveux :

« Je vais donc rester seul dans ce château abandonné qui, peu à peu, deviendra ruine ? En l'An 2000 peut-être, je serai encore là si Satan n'a pas fini ses travaux. »

Puis un jour, il pensa :

« Qu'ai-je à faire de Satan ? J'ai inventé mon propre Enfer. »

Alors, désespéré, il erra vraiment comme une âme en peine. Il monta, descendit, traversa les murs, parcourut la cave, poussa des « Hou... ouou ! » tellement lugubres que leurs échos lui faisaient peur. Il trembla, grelotta et s'étira au maximum avec l'espoir de se dissoudre dans l'inconscience du néant.

Mais son fantôme était solide et, malgré lui, se reformait.



Il se réfugia dans l'embrasure de la fenêtre. Il ne bougea plus. Il contemplait le bonnet bleu que des rats affamés commençaient à ronger. Il fit des efforts extraordinaires pour essayer de les chasser. Les museaux pointus se riaient

de lui.

Lorsqu'il ne resta plus du bonnet de Marie qu'un dernier brin de laine bleue, Adhémar crut la voir disparaître à son tour. Ses traits s'effacèrent, ainsi que ses yeux et ses couettes blondes tressées de rubans. Le fil rongé, elle s'évanouit.

Tranchefer frissonna :

« Elle était charmante ! J'aurais dû l'aimer. »

À peine cette pensée l'avait-elle traversé qu'il entendit des cris de joie, des grincements de roues, des grognements de porcs, des « meuh ! », des « ouaff ! ouaff ! », des « cocorico ! ».

Il se propulsa à toute vitesse sur la plate-forme du donjon. À travers les corneilles qui s'éparpillèrent sur le ciel limpide, il aperçut un long cortège de cavaliers et de piétons, de chariots bâchés tirés par des bœufs, et de bestiaux de toutes sortes.

Sur un cheval blanc, en tête du cortège, Béranger son fils sonnait de la trompe et retenait d'un bras sa jolie petite fille, Marie-tout-court-sans-bonnet-bleu. L'enfant riait de tout son cœur, découvrant les brèches de sa dentition.

Adhémar entrevit sur le banc rustique du premier chariot sa bru Aliénor, plus belle que jamais. Assise à ses côtés, une

grosse nourrice portait dans ses bras l'héritier du nom.

Autour d'eux c'était une sarabande de valets, de servantes, de cavaliers et d'hommes de pied, de paysans, de paysannes, d'enfants loqueteux accourus en hâte pour fêter le retour de leur seigneur et de sa dame.

Le spectre solitaire ne pouvait pas en croire ses yeux. Personne, jamais personne ne l'avait fêté de cette façon. Quand il rentrait de chasse ou d'expéditions plus ou moins sanglantes, chacun se tenait dans son petit coin, s'efforçant avant tout de se faire oublier.

Il eut soudain envie de connaître cela, cette joie de l'accueil et des cris d'affection.

Tandis que le cortège s'engageait sur le pont-levis, il se dirigea vers la grande salle, préparant déjà les mots qu'il dirait :

« Regardez par ici : c'est moi, votre père et votre grand-père ! J'ai changé. Je vous aime. Aimez-moi un peu si vous le pouvez ! »

Mais il s'arrêta au premier étage, pensant soudain qu'ils auraient peur s'ils voyaient paraître son fantôme gris juste à l'instant de leur retour. Et tout leur plaisir en serait gâché.



Il alla se blottir dans un coin de la cave. De là, il entendit les échos d'une fête donnée par son fils à tous ses vassaux. Les sons nasillards d'une cornemuse, les notes allègres d'un pipeau lui parvenaient dans sa cachette. Il aurait voulu danser avec eux.

Il se faisait tard quand le bruit cessa. Alors, Adhémar sortit de son trou.

Il s'éleva tout doucement comme la fumée d'un feu qui se meurt. Il traversa la grande salle où les valets dormaient sur des bottes de foin. Il se faufila au premier étage sans réveiller son fils ni la dame Aliénor. Il monta tout en haut et flotta un instant au-dessus du berceau non loin duquel ronflait l'imposante nourrice.

Enfin, il s'arrêta près du lit de Marie et la contempla d'un œil attendri. Et dire que naguère, il lui faisait peur et que, bêtement, il s'en réjouissait !

Sans espoir qu'elle l'entende, il se contenta de lui murmurer :

— Ô, mon enfant, pardonne-moi ! J'ai été bien méchant. Je m'en repens du fond du cœur.

Comme il tendait vers elle ses gantelets couleur de fer, il les vit subitement se désintégrer. Ses mains parurent presque blanches, et il se sentit soudain si léger qu'il s'envola sans le vouloir. Le château dépassé, il se retrouva,

voguant en plein ciel.

Il arriva au Paradis.

Saint Pierre, en personne, vint ouvrir la porte :

— Comment, dit-il, c'est encore toi ? Je t'ai reconnu au premier coup d'œil, quoique tu sois un peu moins gris.

— C'est que, grand saint Pierre, j'ai beaucoup changé pendant que j'étais apprenti-fantôme. J'ai tant souffert que j'ai...

— Oui, coupa saint Pierre, je suis au courant : tu t'es un peu amélioré. Pas assez, à mon goût, pour recevoir une auréole. Va donc, va mon ami, va faire un tour en Purgatoire. Tu reviendras frapper ici quand tu seras tout à fait blanc.

Tranchefer frissonna en se souvenant de la file d'attente et son orgueil se révolta :

— C'est que, là-bas, protesta-t-il, il y a des gens de toutes sortes...

— Tu vois bien, dit saint Pierre, que tu n'es pas encore au point !

Et, tournant les talons, il lui claqua la porte au nez.

Adhémar vogua vers le Purgatoire. Les âmes en souffrance étaient si nombreuses qu'il voyait à peine la fin de leur file.

Il s'y traîna pourtant et, patiemment, il attendit.





VIII

LE SECRET DE BATHILDE

ALORS QUE l'An Mil débutait à peine, une femme nommée Bathilde trouva refuge dans une caverne, non loin de celle du sorcier blanc.

Elle avait perdu toute sa famille et elle vivait de charité. À ce régime-là, elle n'était pas grasse. Heureusement, Gisbert était pour elle un bon voisin.

En revenant de ses « tournées », il passait toujours devant la caverne, un trou plutôt devrait-on dire, où la mendiante s'abritait. Pauvre comme il l'était lui-même, il trouvait le moyen de lui venir en aide. Lorsqu'elle sombrait dans le chagrin, il la consolait du mieux qu'il pouvait, lui assurant qu'un jour ou l'autre – dans l'Au-delà bien entendu ! – elle reverrait ses chers défunts.

— Tu parles, disait-elle, comme monsieur le curé. Et pourtant, le bruit court que tu n'es pas très bon chrétien. Certains prétendent même que tu n'es pas chrétien du tout et que tu adores les dieux interdits.

— J’adore... tout cela ! répondait Gisbert.

Il désignait les arbres, la terre humide des sous-bois, le ruisseau qui jasait non loin de la falaise au pied de laquelle s’ouvraient leurs abris. Il caressait la roche grise comme il aurait fait d’une joue d’enfant.

— Tout est divin ! assurait-il.

Bathilde se signait et changeait bien vite de conversation. De tels propos lui faisaient peur et elle pensait parfois que le sorcier blanc était un peu fou. Malgré tout, elle l’aimait bien et elle avait confiance en lui.

Un beau jour, elle lui dit :

— Il m’est arrivé une chose étrange. Il faut, Gisbert, que je t’en parle.

Gisbert n’était pas de très bonne humeur. Il s’efforçait de sculpter un bâton et d’y enrouler le corps d’un serpent. Or, son travail le décevait. Il était trop loin de la perfection.

Fâché contre lui-même, il répliqua d’un ton bourru :

— Je ne suis pas ton confesseur ! Va donc au village trouver le curé.

Bathilde lui fit une réponse bizarre :

— Le curé est trop gros. Il ne passerait pas par où je veux te faire passer.

Intrigué par ces mots, Gisbert la regarda. Elle était rouge d’excitation. Des mèches s’échappaient de son bonnet mis de travers. Des traînées d’argile maculaient ses mains, ses vêtements et ses pieds nus.

— Tu es tombée dans un ravin ?

— Non, non, dit-elle, mais dans un trou. Oh ! viens, Gisbert, je t’en supplie. Viens voir ce que j’ai vu. Tu ne

pourras en croire tes yeux.

— Qu’as-tu donc vu, pauvre Bathilde ?

— Si je te le disais, tu me prendrais pour une folle. Laisse là ta sculpture et suis-moi sans tarder.

Gisbert céda, bien à regret. Il rangea son couteau dans un sac de cuir toujours pendu à sa ceinture. Puis il rentra dans sa caverne pour y déposer son œuvre imparfaite non sans pousser force soupirs. Dehors, la femme s’impatiait :

— Dépêche-toi, Gisbert ! Et, si tu en as, prends de la chandelle, car il fait sombre où nous allons.

Il n’avait point de vraie chandelle, c’était un luxe de seigneurs. Mais il conservait quelques bouts de cierges qu’il récoltait ici ou là. Afin de pouvoir enflammer les mèches, il prit de la braise au fond d’un sabot.

Bathilde courait déjà, longeant les hauts rochers qui surgissaient à cet endroit.

— Te voilà bien leste ! lui cria Gisbert.

Elle ne répondit pas et, comme elle arrivait au niveau d’une large faille, elle s’agrippa à des racines et se hissa jusqu’au sommet. Gisbert la rejoignit et protesta, tout essoufflé :

— Ma parole ! tu as découvert de l’or ?

— Je ne sais pas, dit-elle, ce que j’ai trouvé. Mais toi, peut-être, tu le sauras puisque tu es un peu sorcier.

Elle le prit par la main comme si elle craignait de le voir s’enfuir et l’entraîna sur un plateau où la roche affleurait sous des nappes d’argile plantées de chênes rabougris.

Tout en marchant, elle expliqua :

— J’étais venue faire du fagot. J’allais de ci, de là, en

pensant à des choses... toujours les mêmes, tu sais bien.
Quand, tout à coup, le sol s'effondra sous mes pas devant ce
chêne déraciné par les orages du temps de Pâques.



Elle désigna un trou qui s'ouvrait en effet sous un amas de terre rouge, hérissé de racines et constellé de cailloux clairs. L'arbre gisait à l'autre bout.

— Je tombai, dit Bathilde, et cherchai en vain à me retenir. J'ai dû crier, je ne sais plus. En tout cas, très vite, j'ai heurté le sol de mon dos, de mes reins qui en sont tout mâchés.

— On a peine à le croire en te voyant courir ! fit le sorcier en souriant.

— C'est que la surprise m'a donné des ailes. À peine tombée, j'étais debout, levant les yeux vers la lumière que j'apercevais comme du fond d'un puits.

— Tu devais avoir peur ?

— Tu peux le dire, mon cher voisin ! Je me croyais tombée dans un trou de renard et j'avais peur d'être mordue. Si bien que je cherchai à sortir au plus vite. Je tâtonnai dans la pénombre et trouvai, sur ma droite, une roche bombée qui n'offrait pas la moindre prise. En revanche, sur ma gauche, des racines pendaient. J'allais m'y agripper, lorsque j'aperçus, dans le fond du trou, un autre trou plus sombre encore. Mes yeux s'accommodant au demi-jour de ma prison, je compris que c'était l'ouverture d'un couloir qui s'enfonçait dessous la terre.

— Et donc, coupa Gisbert, tu as découvert l'une de ces grottes où la nature fait des merveilles, avec de beaux lacs et des pendeloques(4)... ?

— Mais non, dit la femme, laisse-moi finir ! Devant ce gouffre noir je fus encore plus effrayée. C'était peut-être l'ancre d'un ours ou l'une des portes de l'Enfer. Mes jambes flageolaient. Je voulus dire une prière, mais aucun mot ne me venait. Alors, mon voisin, je pensai à toi.

— Oui ? À quel propos ? demanda Gisbert.

— À propos de la roche qui se trouvait sous ma main droite et sur laquelle je m'appuyais. Il me sembla te voir la caressant du bout des doigts. Il me sembla t'entendre dire que les pierres mêmes étaient vivantes et qu'une force les habitait. Et, je ne sais pourquoi, il me parut que c'était vrai. J'éprouvai l'envie d'y poser mon front. C'est de cette façon que je découvris...

Elle dut reprendre haleine et le sorcier s'impatienta :

— Eh bien, quoi ? Que vis-tu ? Le diras-tu, vieille bavarde ?

— Une grosse vache ! répondit Bathilde. Une vache rouge, avec un œil noir.

Sur le coup, Gisbert ne répondit rien. Au cours de sa carrière de guérisseur et de sorcier, il avait entendu bien des gens délirer. Les uns avaient vu le Diable en personne, d'autres des anges, d'autres des fées et certains affirmaient avoir porté le loup-garou. Mais jamais personne n'avait vu de vache, ni grosse, ni rouge, ni autrement.

— Ta tête aura heurté une pierre trop pointue ! murmura-t-il enfin avec beaucoup de compassion. Il faudrait voir à te soigner. Rentrons chez nous, pauvre Bathilde...

— Ainsi, tu me crois folle ? s'écria-t-elle d'un ton furieux. Mais je l'ai vue, la vache rouge, faite à merveille sur la

roche... faite comme... faite comme...

Elle trouva enfin les mots qu'il fallait :

— Faite comme les saints sur le mur de l'église, avec des traits et des...

— Tu veux dire : peinte... dessinée ?

— Oui, c'est justement ça ! Dessinée sur la pierre ! Et si bien dessinée qu'on la croirait prête à courir !

Et, saisissant Gisbert par le devant de son surtout(5) :

— Il faut que tu descendes la voir ou tu croiras que j'ai menti !

Il se pencha au bord du trou. Des racines brunes en jaillissaient.

— Je passe devant ! décida Bathilde.

Gisbert, à son tour, se laissa glisser. D'abord, il ne vit pas grand-chose, puis son regard s'accommoda et la vache apparut sur la paroi de calcaire blond.

Il découvrit avec stupeur ses longues cornes effilées, son œil noir, ses naseaux, son ventre bombé et ses pattes fines aux sabots fendus. L'ensemble, couleur d'argile, était cerné d'un beau trait noir.

Bathilde triomphait :

— Tu me prends toujours pour une menteuse ?

Le sorcier blanc restait sans voix.

Une vache ! Ici ! Au fond de la terre ! Cachée sous des pierres et sous des racines, sous un chêne au moins deux fois centenaire !

Une vache... DESSINÉE !

Par qui ? Pourquoi, Dieux tout-puissants ?

Bathilde, le laissant à ses réflexions, remonta au jour

pour prendre les braises. Ils allumèrent les bouts de cierges et s'avancèrent avec prudence en brandissant leurs lumignons.

Ils s'engagèrent dans le boyau, un étroit tunnel au sol inégal qui descendait en pente douce. Et là, tout autour d'eux, sur les côtés, sur le plafond, d'autres dessins leur apparurent. Des vaches rouges, des vaches jaunes, des petits chevaux aux jambes velues, des mains, des points, des traits formant des sortes de quadrillages, encore des mains, encore des vaches, encore des points et des chevaux.



Tout tremblants d'émotion, ils débouchèrent dans une salle dont les parois et le plafond disparaissaient sous les peintures. Toujours des vaches et des chevaux, mais aussi des cerfs et des sangliers, quelques loups, quelques ours, un immense taureau pointillé de noir, sans doute le roi de l'assemblée.

Parmi ces bêtes familières, Bathilde et Gisbert en découvrirent d'autres qui ne ressemblaient à rien de connu. Des espèces de bovins, ramassés sur eux-mêmes, le dos bossu, le front épais, une barbiche sous le menton. Des félins étranges au mufle carré. Des monstres à très longs poils, aux longues défenses recourbées, pourvus d'un groin interminable.

Et même, dans un recoin, un animal fabuleux, assez semblable à un cheval, mais qui portait sur son chanfrein(6) une corne unique et torsadée, longue et pointue comme un fuseau. À la lueur des bouts de cierges, son œil en amande semblait s'animer.

— C'est l'œuvre des fées ! soupira Bathilde en se signant avec ardeur. Si ce n'est celle des démons !



Gisbert, quant à lui, n'avait pas de mots. Immobile, il pleurait. Les larmes glissaient sur ses joues ridées et tremblotaient sur son menton.

— Allons-nous-en, lui dit Bathilde. Toutes ces bêtes me font peur et à toi aussi, mon pauvre Gisbert !

Il se laissa pousser jusqu'à l'entrée de la caverne, admirant, à travers ses larmes et les sursauts du lumignon, les chevaux et les vaches qui semblaient courir au long du couloir dans une sorte de cavalcade.

« Mon Dieu... qu'il est laid ! » se répétait-il.

Car il pensait à son serpent qui s'enroulait sans grâce autour du bâton qu'il voulait sculpter. Alors que, derrière lui, dans les profondeurs de la sombre terre et dans un but mystérieux, des êtres – hommes ou esprits ? – s'étaient, par leur art, égalés aux dieux.

Son émotion était si vive, son désespoir était si grand de ne pouvoir les imiter qu'il en avait perdu ses forces. Bathilde dut l'aider à sortir du trou.

Lorsqu'ils furent assis sur le tronc du chêne où de jeunes bourgeons s'obstinaient à pousser, Gisbert sécha ses larmes et sa voisine lui demanda :

— Que penses-tu de tout ceci ?

— Rien encore, dit-il, je réfléchirai.

Il se leva et marcha, front penché, jusqu'à l'entrée de son abri. Pendant tout le trajet, il n'avait pas ouvert la bouche. La bonne Bathilde se tourmentait. Sur le seuil, elle lui dit :

— Il faut en parler à notre curé. Il y a là, sans doute,

quelque diablerie. Il faudra peut-être une procession, avec de vrais cierges et de l'eau bénite pour exorciser les mauvais esprits.

Le sorcier frissonna.

Il imaginait la cérémonie : le curé, ses servants, le seigneur du lieu et sa parentelle(7), ses hommes d'armes, ses serviteurs, les habitants du bourg et des hameaux environnants, tous les curieux de la région.

Le trou élargi, on s'engouffrerait dans l'étroit couloir de la cavalcade. Les cierges et les torches enfumeraient murs et plafond. Les bottes des riches, les sabots des pauvres défonceraient le sol sableux. Les poignards, des couteaux, gratteraient les peintures pour voir de quoi elles étaient faites ou, tout simplement, par goût d'abîmer. Des malins traceraient de stupides barbouillages sur les silhouettes d'animaux. Toute la caverne en serait souillée.

L'œuvre des maîtres inconnus serait détruite à tout jamais.

Gisbert savait bien que ces arguments ne pouvaient convaincre son humble voisine. Il se hâta d'en trouver d'autres qu'il exposa d'une voix sourde, comme s'il craignait d'être entendu.

— Écoute, ma chère Bathilde, il vaudrait mieux n'en point parler.

— Et pourquoi donc, mon cher voisin ?

— Trop de mystère effraie les gens. N'as-tu pas dit toi-même : « Toutes ces bêtes me font peur » ?

— Si fait ! Je l'ai dit et j'en tremble encore.

— Eh bien ! les autres feraient comme toi. Ils sont à peine

remis de la terreur du millénaire et les esprits ne sont pas calmés. Une peur nouvelle les affolerait. Ils croiraient voir des nouveaux signes. Ils s'en prendraient peut-être à nous.

— À nous ? Pourquoi, à nous ?

— Parce que nous avons découvert les bêtes, au fond de la terre, comme par diablerie. Ils nous accuseraient d'être complices des démons.

— Le crois-tu vraiment ? balbutia Bathilde.

— Si je le crois ? J'en suis certain. Nous finirions sur le bûcher.

La bonne femme se signa :

— Hélas ! mon Dieu, je n'ai rien fait que tomber dans un trou en cherchant du bois mort !



Comme elle tremblait de tout son corps, Gisbert éprouva un instant de honte. Il employait une méthode qui ne lui plaisait pas vraiment. Mais il voulait sauver les animaux mystérieux d'une stupide destruction.

— Écoute, dit-il, rien n'est perdu ! Nous allons bien vite reboucher le trou. Sans jamais dire un mot de notre étrange découverte ni à personne, ni au curé.

— Pas même à confesse ? s'effara Bathilde.

— Ne viens-tu pas de dire : « Hélas ! mon Dieu, je n'ai rien fait ! » On ne confesse que ses péchés. Or, tu n'en as commis aucun.

Bathilde convaincue, ils remontèrent sur le coteau.

Ils débitèrent le chêne et le jetèrent au fond du trou. Ils le dissimulèrent sous la terre arrachée avec ses racines et ses cailloux blancs. Ils recouvrirent le tout d'une dizaine de fagots qu'ils confectionnèrent avec les branchages de l'arbre abattu.

Le travail achevé, on ne voyait presque plus rien. Gisbert dit :

— Maintenant, jurons-nous le secret !

Ils croisèrent les doigts et crachèrent par terre en se regardant jusqu'au fond des yeux. Sous leurs pieds, dans le noir et le silence des profondeurs, les bêtes poursuivaient

leur cavalcade mystérieuse.

Avant de partir, Gisbert murmura :

– Dans les siècles futurs, quand les hommes seront très savants et très sages, la terre, de nouveau, s’ouvrira sous leurs pas. Et ils découvriront les animaux magiques avec des yeux émerveillés.

– Dans combien de temps ? demanda Bathilde.

– Dans mille ans, peut-être(8) ! dit le sorcier blanc.





IX

LE BOUC DE PIPINEL

LE DIMANCHE de Pâques s'en était allé et l'An Mil avait déjà plusieurs jours.

Le ciel n'étant pas tombé sur leurs têtes, les gens chantaient « alléluia ! ».

Lorsque Pipinel eut assez chanté, il rentra chez lui et se repentit. Non pas de ses péchés, dont le principal était l'avarice, mais d'avoir donné trop de choses aux pauvres dans l'espoir d'échapper aux tourments de l'Enfer.

Il ne possédait plus que les vêtements qu'il avait sur lui, sa modeste demeure et un vieux bouc à barbichette. Il s'en voulait à mort d'avoir été si généreux.

Mais, comme il rageait, une idée lui vint :

« Les foires ne vont pas tarder à reprendre. Je vais vendre mon bouc. J'en tirerai un peu d'argent. »

Il prit une corde et il s'en alla dans le pré voisin où le vieux bouc rêvait en attendant que le temps passe.

Son maître lui dit :

— Tu ne sers à rien. Tu manges mon herbe et tu bois mon eau. Je vais te conduire à la foire prochaine et te vendrai au plus offrant.

Le bouc n'était pas si bête et il parlait comme vous et moi. Il répondit à Pipinel :

— Tes chèvres n'ont pas eu à se plaindre de moi : je leur ai donné beaucoup de chevreaux. J'ai bien mérité d'être à la retraite, de rester dans mon pré et d'y couler des jours heureux.

Et il recula de deux ou trois pas.

— Comment, dit Pipinel, tu me tiens tête maintenant ? Approche, approche un peu, que je te passe le licol !

— Approche toi-même, si tu l'oses ! Et tu recevras un bon coup de corne.

Les boucs sont obstinés, mais Pipinel l'était aussi. Sa corde à la main, il réfléchissait. Finalement, il demanda :

— Tu ne veux donc point me suivre à la foire ?

— Non, dit le bouc, je ne veux pas.

— Ah ! tu ne veux pas ? Eh bien, tu vas voir !

Il aperçut un loup qui traînait sa faim à l'orée du bois :

— Loup ! lui cria-t-il, viens manger mon bouc ! Mon bouc ne veut pas aller à la foire.

Le loup, d'assez loin, observa le bouc. Il avait l'air plutôt méchant et de lourdes cornes encore très solides. Ce loup n'était pas des plus courageux :

— Manger ton bouc ! répondit-il. J'ai beau avoir faim, il ne me dit rien. Il est plus maigre qu'une chèvre, j'y briserais mes derniers crocs.

— Tu ne veux pas manger mon bouc ?

— Non, Pipinel, je ne veux pas.

— Ah ! tu ne veux pas ? Eh bien, tu vas voir ! Pipinel vit un chien qui rasait les murs par crainte des coups. Il le siffla et il lui dit :

— Chien, viens mordre ce loup ! Ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.



L'échine du chien se hérissa. Il s'aplatit dans la poussière et, de ses oreilles, se boucha les yeux.

— Mo... mo... mordre le loup ! bégaya-t-il à sa façon. C'est... c'est dix fois trop dangereux !

— Tu ne veux pas mordre ce loup ?

— Non, je ne veux pas.

— Ah ! tu ne veux pas ? Eh bien, tu vas voir ! Pipinel avisa un bâton qui traînait et lui ordonna d'une voix furieuse :

— Bâton, tape sur ce chien ! Ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

Le bâton s'écria :

— Pourquoi battrais-je ce pauvre chien qui n'a jamais fait de mal à personne ? Ce serait trop injuste et puis je suis trop vermoulu. Je me briserais en plusieurs morceaux.

— Tu ne veux donc pas taper sur ce chien ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !

Un petit feu brûlait à la lisière du pâturage. Pipinel, de loin, lui lança ces mots :

— Feu, brûle ce bâton ! Ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

Le feu rougit d'indignation :

— On n'éveille point les gens d'une façon aussi grossière ! J'étais en train de m'assoupir et je veux couvrir pendant quelques heures. Donc, pas question de m'activer !

— Tu ne veux pas brûler ce bâton ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !

Pipinel se tourna vers la rivière qui coulait tout au fond du pré, parmi les aulnes et les roseaux :

— Rivière, éteins ce feu. Ce feu ne veut pas brûler ce bâton, ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

— Tu plaisantes, j'espère ? répondit la rivière en chantonnant sur ses cailloux. Pour éteindre ce feu, je serais forcée de quitter mon lit. Et que deviendraient mes jolis poissons ? J'en ai des frissons rien que d'y penser.

— Tu ne veux pas éteindre ce feu ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !

Un peu plus loin broutait une vache. De ses gros yeux pleins d'innocence, elle vit Pipinel agiter les bras :

— Vache, bois cette eau. Cette eau ne veut pas éteindre ce feu, ce feu ne veut pas brûler ce bâton, ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

— Moi, boire la rivière ? répondit la vache. Il faudrait que j'aie soif et ce n'est pas encore le cas. Et puis j'avalerais des petits poissons, peut-être même des écrevisses. Je suis

végétarienne et je désire le rester.

— Tu ne veux pas boire cette rivière ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !



Près de la rivière séchait un filet laissé sur place par un pêcheur. Il était tendu entre deux piquets et se balançait dans le vent léger. Pipinel lui cria :

— Filet, étrangle cette vache ! Cette vache ne veut pas boire cette eau, cette eau ne veut pas éteindre ce feu, ce feu ne veut pas brûler ce bâton, ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

Le filet de pêche répondit tout net :

— Il n'en est pas question ! Mon pêcheur veut que je sois sec afin de pouvoir réparer mes trous. Quant à cette vache, elle ne m'a rien fait.

— Tu ne veux donc pas étrangler cette vache ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !

Une souris passait par là. Mille petits pas à droite, mille petits pas à gauche, la queue en trompette et le nez pointu :

— Souris, ronge ce filet ! ordonna Pipinel. Ce filet ne veut pas étrangler cette vache, cette vache ne veut pas boire cette eau, cette eau ne veut pas éteindre ce feu, ce feu ne veut pas brûler ce bâton, ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

La souris poussa des cris de mulot :

— Coui-coui... coui-coui ! Ronger ce fil qui sent le poisson ? J'aimerais cent fois mieux un morceau de fromage. Et puis, d'ailleurs, je n'ai pas faim.

— Tu ne veux pas ronger ce filet ?

— Non, je ne veux pas.

— Eh bien, tu vas voir !

À ce moment-là, un chat apparut. C'était un chat presque sauvage, long comme un jour sans pain et maigre comme un clou. Il marchait prudemment, à la recherche d'un repas.

— Chat ! lui dit Pipinel, croque cette souris ! Cette souris ne veut pas ronger ce filet, ce filet ne veut pas étrangler cette vache, cette vache ne veut pas boire cette eau, cette eau ne veut pas éteindre ce feu, ce feu ne veut pas brûler ce bâton, ce bâton ne veut pas taper sur ce chien, ce chien ne veut pas mordre ce loup, ce loup ne veut pas manger mon bouc et mon bouc refuse d'aller à la foire.

Le chat sortit ses griffes et les aiguïsa sur un gros caillou :

— Ma foi, dit-il, je suis d'accord ! C'est justement l'heure de mon déjeuner.

À ces mots, la souris poussa des cris vraiment perçants :

— Coui-coui-coui ! par pitié ! Je suis trop jeune pour mourir. Je vais ronger le filet de pêche.

— S'il vous plaît, non ! dit le filet. Je préfère encore étrangler la vache.

— Alors moi, dit la vache, je boirai la rivière.

La rivière protesta :

— Je vais quitter mon lit pour éteindre le feu.

Le feu, soudain, se réveilla :

— J'ai assez couvé. Passez-moi le bâton !

Le bâton soupira :

— Je me vois forcé de battre le chien !

Le chien se rebella :

— Je n'aime pas être battu ! Je choisirai donc de mordre le loup.

Le loup lui répliqua :

— Je n'aime pas être mordu. Je vais manger le bouc bien qu'il ne sente pas trop bon !

Le bouc céda en chevrotant :

— Je ne veux pas être mangé. Je préfère aller à la foire.

Il suivit Pipinel qui le vendit pour quatre sous. Mais il tomba sur un bon maître qui possédait une seule chèvre. Il en fut amoureux et ils eurent ensemble beaucoup de chevreaux.





X

LE GANTELET D'OR

IL Y AVAIT une fois, dans un humble village, une auberge coiffée d'un vieux toit de chaume.

La nuit d'hiver tombait déjà lorsqu'un voyageur en poussa la porte. Le froid du dehors entra avec lui dans l'unique salle, basse et enfumée. Trois paysans vêtus de loques chauffaient leurs sabots aux tisons de l'âtre. À peine détournèrent-ils les yeux pour observer le voyageur : plus misérable qu'eux ne présentait pas un grand intérêt.

L'homme entra tout à fait et s'adossa au mur comme s'il ne pouvait faire un pas de plus. Dans la barbe hirsute qui masquait ses traits des flocons de neige commençaient à fondre. Une cape trouée, raidie par le gel, le protégeait tant bien que mal. Des chiffons usés entouraient ses pieds. Son regard se perdait dans l'ombre grise d'un capuchon.

Mais, détail surprenant, ses mains portaient des gants de fer, des gantelets articulés semblables à ceux des chevaliers.

Les bras chargés de bûches, l'aubergiste entra par une

autre porte :

— Réchauffez-vous, pauvre homme ! dit-il aussitôt en posant son bois. Reculez-vous, vous autres, et faites place au pèlerin.

Les trois paysans s'écartèrent sans hâte et l'homme, d'un pas pesant, s'approcha du foyer. La flamme, ranimée, éclaira son visage tanné par le grand air et gercé par le froid. On n'aurait pu lui donner d'âge. Bien qu'il fût courbé, il paraissait grand et large d'épaules. Mais son extrême maigreur, le fouillis de sa barbe et ses lambeaux de vêtements lui donnaient l'aspect d'un épouvantail.

L'aubergiste l'installa sur un tabouret et lui prit son bâton avec des gestes précautionneux. On eût dit que les doigts de l'homme, alourdis par le fer des gants, ne pouvaient plus se desserrer.

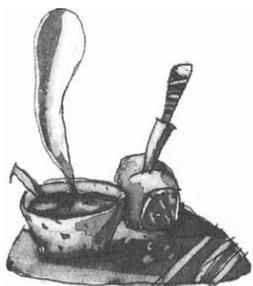
— Avez-vous faim, pauvre homme ? demanda l'aubergiste.

— J'ai grand faim, je l'avoue. Mais je suis sans ressources et je ne pourrai pas...

Sans écouter la suite, l'aubergiste s'élança en direction de sa cuisine. Le voyageur se tut et tendit vers la flamme ses gantelets articulés.

Les paysans le regardaient, paupières mi-closes, par en dessous. Aucun des trois ne soufflait mot.

L'aubergiste reparut en compagnie d'une servante, une gamine maigrichonne qui dressa la table en un tour de main : une écuelle, une cuillère, un couteau planté droit dans une boule de pain noir.



Le voyageur mangea trois écuellées de soupe aux choux. Bien que la soupe fût brûlante, il ne semblait pas s'en apercevoir. Il l'avalait sans respirer.

— Il a de l'appétit ! murmura l'un des paysans.

— C'est, répondit un autre, parce qu'il se gave sans payer.

Quant au troisième, il marmonna :

— C'est peut-être un bandit échappé de prison. Méfie-toi, aubergiste. Il pourrait ensuite s'en prendre à ta bourse.

Le bonhomme étouffa un petit rire derrière sa main :

— Ma bourse ? Que crois-tu ? Elle est aussi vide que son estomac !

L'homme ne leur prêtait aucune attention. Il émiettait du pain dans ce qu'il restait de bouillon de choux.

— C'est un plaisir, dit l'aubergiste, de vous voir reprendre un peu de couleurs. J'aurais bien aimé vous servir du vin. Mais, la semaine passée, une bande de brigands a pillé ma réserve et emporté mes provisions.

Le voyageur lui demanda :

— Votre pays n'est donc pas sûr ?

— Il ne l'est plus depuis longtemps. Depuis que sire Roland, le seigneur de ces lieux, s'en est allé en Hispanie⁽⁹⁾ pour convertir les Maures⁽¹⁰⁾ qui ne croient pas au vrai Bon Dieu. Il y aura bientôt de cela deux ans.

L'homme ramassa les miettes qui traînaient sur la table et les contempla au creux de son gant :

— Deux ans, vraiment ? murmura-t-il.

— Deux ans révolus aux prochaines Pâques. Durant tout ce temps, nous avons souffert.

Les serfs l'approuvèrent en hochant la tête. Mais ils restèrent silencieux.

— C'est que, voyez-vous, reprit l'aubergiste, au bout de quelques mois, les autres croisés sont rentrés au pays. Notre bon sire Roland n'était pas avec eux. Le bruit courut qu'il était mort ou prisonnier des Sarrasins⁽¹¹⁾, ce qui, paraît-il, est encore bien pire. Les seigneurs voisins convoitèrent ses terres. Ils se battirent entre eux, ravageant les récoltes et réduisant à la misère les pauvres laboureurs qui furent obligés de se faire bandits. Pour couronner le tout, à la fin de l'an 999, nous avons vécu de terribles jours.

L'aubergiste reprit sa respiration et, désignant les paysans :

— Ceux-là pourraient vous dire combien de gens sont morts de faim, de maladie, de peur, à l'approche de l'An Mil. Ce fut une grande désolation et tout le pays s'en trouva ruiné. Mais vous êtes, sans nul doute, au courant de ces choses ? On a cru partout à l'Apocalypse et même quelqu'un comme vous qui vient sans doute de très loin...

Il s'interrompit, la tête penchée, les paupières baissées sur ses yeux luisants de curiosité. Il insista bien doucement :

— De très loin, peut-être... de Jérusalem ?

Les trois paysans se tordaient le cou pour avoir l'air indifférent sans quitter du regard le pèlerin mystérieux.



Celui-ci se taisait, contemplant toujours les miettes assemblées au creux de son gant. Enfin, il demanda d'une voix qui tremblait :

— Votre maître avait-il... des enfants... une épouse ?

L'aubergiste répondit :

— Une jeune épouse encore sans enfants. Pauvre dame Aloïs ! Que le Bon Dieu lui vienne en aide ! Il ne lui reste plus que ses yeux pour pleurer.

— Sire Roland disparu, elle ne s'est pas... remariée ?

— Oh ! ce ne fut point faute de prétendants ! Elle les a tous repoussés, s'étant mis dans la tête que son mari

était en vie et qu'un beau jour il reviendrait.

Les paysans hochèrent la tête et l'aubergiste poursuivit :

— On dit qu'elle n'a plus toute sa raison. Elle passe des jours entiers au sommet de la tour, qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid. Tant elle est sûre de voir paraître son bien-aimé, armé de pied en cap, ses beaux étendards flottant devant lui. On dit que, dans ses rêves, elle prononce son nom.

D'un geste brusque, le voyageur expédia les miettes au fond de sa gorge. Trop vivement sans doute, car il faillit s'en étrangler. Il toussa, hoqueta, perdit presque son souffle tandis que des larmes montaient à ses yeux.

L'obligeant aubergiste lui tapota le haut du dos. Puis, lorsque l'homme put respirer, il ajouta d'un ton navré :

— C'est triste pour la dame qui aimait son époux. Nous autres, par contre, nous aurions souhaité qu'elle se remarie afin d'avoir un nouveau maître qui nous protège des voleurs.

— Vous n'aimiez pas votre seigneur ?

— Si fait, si fait, brave homme ! C'est grand dommage qu'il ne soit plus. Mais, dites-moi, qu'y pouvons-nous ? Il a voulu partir, il est parti et il est mort ou, tout au moins, c'est ce qu'on croit.

— Et ce serait justice ! s'écria le mendiant en frappant soudain du poing sur la table. Quel besoin avait-il d'abandonner sa jeune épouse, son donjon, sa terre et les paysans qui la font valoir ? Dans quel but et pourquoi ? Pour courir l'aventure sous le prétexte de servir Dieu ? Pour pouvoir se vanter d'avoir chevauché sur les mêmes routes que l'empereur Charlemagne ? Pour souffler dans un cor comme cet autre Roland qui fut occis à Roncevaux ? C'était de l'orgueil et de la bêtise. Il a récolté ce qu'il méritait.

À ces mots, les trois serfs se rapprochèrent du voyageur. Dans leur visage famélique, leurs yeux luisaient comme des braises. Averses de paroles, ils approuvaient à leur manière le pauvre pèlerin qui venait d'exprimer leurs sentiments les plus secrets.

Seul, l'aubergiste protesta :

— N'accablons pas messire Roland. Il a cru bien faire en prenant la Croix pour le service du Bon Dieu. À l'heure où nous parlons, s'il est vrai qu'il est mort, il est sans doute au Paradis.

— Ou bien, dit l'un des serfs, s'il n'est pas mort dans la bataille, habite-t-il dans un palais en compagnie d'une Mauresque ou même de plusieurs s'il a renié le Christ et s'est donné à Mahomet.

Le second ajouta, les dents serrées :

— Pendant qu'on brûle nos chaumières, qu'on vole notre bétail et qu'on affame nos enfants...

— Il s'en moque bien ! conclut le troisième. Où qu'il soit, mort ou vif, il est sûrement plus heureux que nous !

Puis, effrayés soudain d'avoir parlé si hardiment, ils s'en allèrent dans la nuit froide vers leurs masures de torchis.

— Les malheureux ! dit l'aubergiste, il ne faut pas leur en vouloir. Ils sont accablés de trop de misère. Vous savez bien ce qu'il en est : l'injustice, parfois, vous gâte le cœur.



Le voyageur baissa la tête. Les mains étendues sur la table, il regardait ses gants de fer. L'aubergiste reprit :

— Vous n'allez pas dormir dehors ! Il me reste encore une bonne paillasse. Je vais l'étendre auprès de l'âtre. Dormez en paix jusqu'au matin.

Le voyageur le remercia, s'enroula dans ses hardes et s'assoupit devant le feu. À l'aube, reposé, il paraissait encore plus grand. La petite servante lui versa du bouillon dans lequel il trempa le restant du pain noir.

L'aubergiste tint à l'accompagner jusqu'à l'entrée de sa courette ainsi qu'il l'aurait fait pour un client de qualité. Leurs pas s'inscrivaient dans la neige épaisse. Il faisait un froid vif, mais la neige ne tombait plus. Les arbres, tout blancs de givre, étincelaient sur le ciel pur.

L'aubergiste fouilla dans la grande poche de son tablier. Puis, rougissant jusqu'aux cheveux, il en tira une piécette, un très modeste liard de bronze qu'il parvint à glisser dans la main de son hôte.

— C'est tout ce que j'ai ! s'excusa-t-il. Prenez-le, pauvre homme, pour l'amour de Dieu.

Les yeux brouillés de larmes, le voyageur contemplant la piécette tout usée et rongée, légère comme une plume au creux de son gant.

— Aubergiste, dit-il d'une voix émue, tu es meilleur que saint Martin qui n'a donné au pauvre que la moitié de son manteau. En échange, mon ami, je te dois bien la vérité.

Il respira profondément et se redressa de toute sa taille :

— Je ne suis pas, commença-t-il, un brigand évadé, ni un pèlerin de Jérusalem. Je suis un homme de guerre qui revient d'Hispanie après avoir livré de terribles combats. Je ne vais pas te les décrire, leur souvenir me fait horreur. Sache seulement qu'au cours de l'un d'eux, au milieu du fracas des armes, des hurlements de haine et des cris de douleur, il me sembla entendre le rire féroce de Satan. Alors je fis serment, si je sortais de cet enfer, de parcourir à pied le chemin du retour, pauvre parmi les pauvres, n'ayant pour arme que ce bâton, et sans quitter mes gants de fer.

L'aubergiste écoutait, tremblant de froid et d'émotion. Le voyageur reprit :

— J'ai mis plusieurs mois à faire ce voyage. J'ai souffert de la faim et de la fièvre bien souvent. J'ai mendié mon pain tout au long des routes et rencontré de braves gens qui ont bien voulu me faire une aumône. Mais toi, aubergiste, tu m'as tout donné. Ta bonté mérite une récompense. Prends ce gant, mon ami ! Prends-le en gage et souvenir de ton seigneur qui voudrait tant te ressembler !

Sa main gauche apparut, fripée et pâle comme un cierge. Une main de cire sur laquelle brillait un bel anneau de chevalier.

— Seigneur Jésus ! fit l'aubergiste en se laissant tomber à genoux sur la neige. Est-ce bien vous, messire Roland ? Oh ! j'aurais dû vous reconnaître ! Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! C'est que... la barbe... les vêtements...

— C'est, dit le voyageur, parce que j'ai beaucoup vieilli. Je me demande même si dame Aloïs va me reconnaître ?

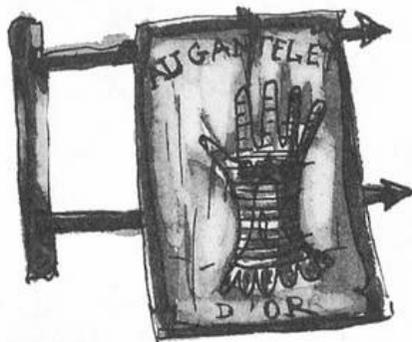
Et quand l'aubergiste se fut redressé, l'homme avait déjà traversé la cour, laissant derrière lui des traces.

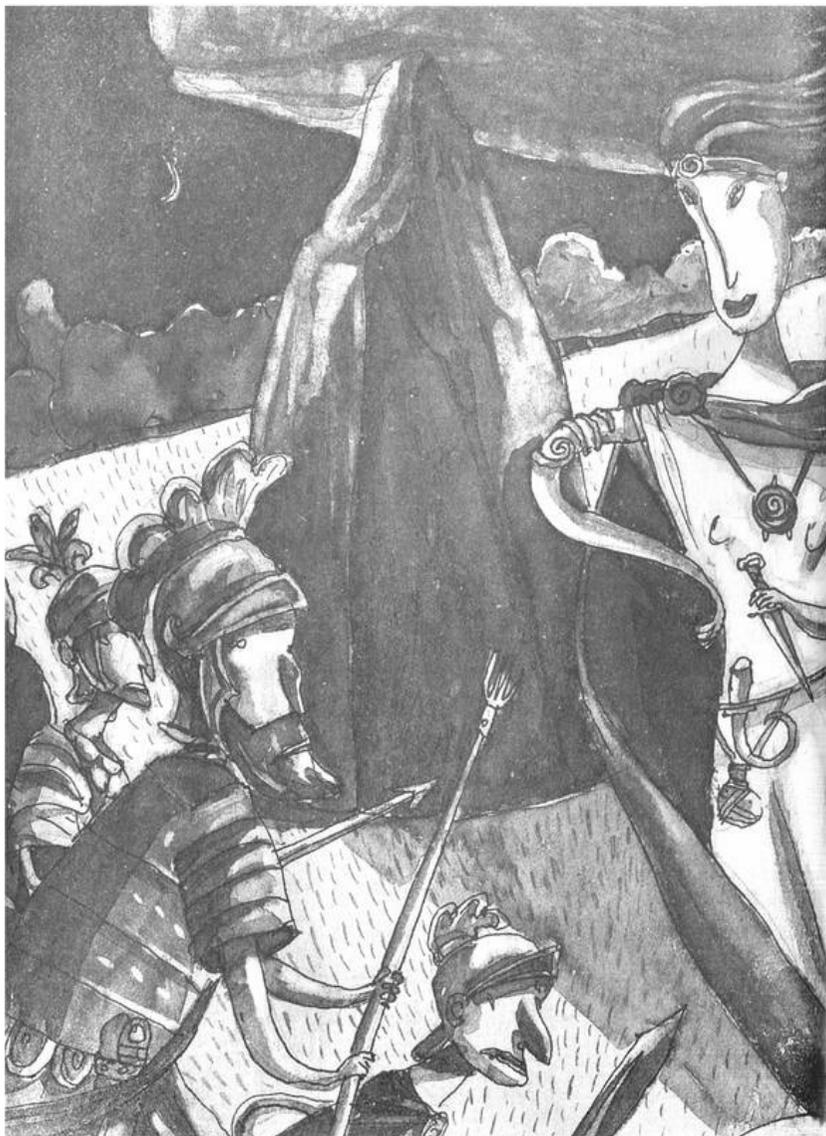
Mille ans ont passé depuis cette histoire.

Du donjon du croisé, il ne reste que ruines. La plupart de ses pierres ont servi à construire les maisons d'un village à l'entrée duquel se trouve une auberge.

Et l'on peut voir encore, au-dessus de sa porte, une sculpture rongée par les siècles et le vent. Pourtant, on reconnaît la forme vague d'une main.

L'auberge s'appelle : « Au Gantelet d'or ».





XI

LA LÉGENDE DE BALINTHE

— AUJOURD’HUI, commença Gisbert, je ne vais pas vous dire un conte, mais une légende du temps passé.

Il se tourna vers les enfants :

— Enfants, demanda-t-il, savez-vous faire la différence entre le conte et la légende ?

Non, les enfants ne savaient pas. Ni leur père Martin, ni leur mère Martine. Ni Margot, la voisine qui veillait avec eux.

— Un conte, reprit le sorcier blanc, est une histoire que l’on invente. Tous les personnages sont imaginaires. Leurs aventures le sont aussi. Tandis qu’une légende contient un fond de vérité.

Et, sans attendre davantage :

— Vous connaissez tous la forêt des Drouilles et la clairière du Roc Balinthe ?

— Tu veux parler des Pierres du Diable ! s’exclama la voisine. Tu sais pourtant bien que c’est défendu.

— Défendu par qui ? riposta Gisbert. Par ceux qui, hier encore, nous prédisaient la fin du monde ? Le monde continue et le Roc Balinthe n'est point diabolique.

— C'est toi qui le prétends ! Mais chacun sait, dans ce village, que l'épouse de Satan le construisit en une nuit en portant les pierres dans son tablier.

— L'épouse de Satan ?

— Oui, une femme aux pieds fourchus. Pour faire plaisir à son mari qui voulait, dit-on, bâtir un palais, elle transportait d'énormes pierres. Afin de raccourcir sa route, elle s'était engagée dans la profonde forêt des Drouilles. Mais voilà qu'arrivée au beau milieu d'une clairière, elle se sentit si fatiguée qu'elle lâcha les coins de son tablier. Tous les rochers roulèrent au sol en formant d'eux-mêmes une construction. Les plus petits servant de murs et le plus grand servant de toit.

— Ça s'appelle un dolmen ! l'interrompt le sorcier blanc.

— Dolmen ou pas dolmen, cet endroit est maudit et il abrite des démons.

Bouche bée, les enfants écoutaient la voisine. Gisbert eut du mal à garder son calme. Il respira profondément :

— Enfants, dit-il enfin, vous avez ici l'exemple d'un conte où tout est faux et inventé. Le Diable n'existe pas, encore moins sa femme avec son tablier. Un seul mot est valable et c'est le nom de la forêt. Encore qu'il soit bien déformé par l'ignorance et par les siècles. Car on devrait dire : « la forêt des Druides », qui étaient prêtres au temps de nos ancêtres les Gaulois.

Il ferma les yeux, joignit ses longs doigts et se recueillit

un petit instant. Puis il commença d'une voix si basse que son auditoire dut tendre l'oreille :

— Il était une fois... il était vraiment une Druidesse nommée Balinthe.

La Margot ricana :

— Tu voudrais nous faire croire que ton histoire est vraie en débitant un si gros mensonge ? Ah ! ah ! des femmes-prêtres ! Ce n'est guère plus croyable que l'épouse de Satan.

Le sorcier blanc baissa la tête et se saisit de son bâton. Les enfants craignirent de le voir partir car il n'aimait guère être interrompu. Mais tout à coup, il dit, relevant son visage et le regard étincelant :

— Les Gaulois étaient libres. Les femmes gauloises l'étaient aussi. Ils vivaient à leur mode, adoraient les dieux qui leur convenaient, élistaient leurs chefs, respectaient leurs druides et leurs druidesses tout autant.

Son regard s'attrista :

— Voici mille ans et davantage que nous ne savons plus ce que signifie le mot : « Liberté » !

— C'est vrai, dit Martin, mais n'en parlons pas car c'est un mot trop dangereux. Quant à toi, Margot, n'ouvre plus la bouche et laisse Gisbert nous faire son récit.

Le sorcier reprit, très digne :

— Je continue pour les enfants. Donc, ce nom de Balinthe était celui d'une druidesse qui vivait ici, dans notre village. Elle était si belle dans sa robe blanche qu'on aurait dit une déesse, une femme-dieu, si vous préférez. Tantôt elle résidait dans une maison comme les autres, tantôt elle s'isolait dans la grande clairière qui, depuis lors, porte son

nom. Là, elle priait ses dieux, en particulier la Grande Déesse, la Terre, notre Mère ou la Nature, comme vous voudrez.



La voisine marmonna quelque chose d'où ressortait le mot « païen ». Mais le sorcier n'en tint pas compte et poursuivit paisiblement :

— Les gens du village venaient la rejoindre dans ce lieu sacré les jours de grandes fêtes et de cérémonies. Les pierres du dolmen leur servaient d'autel. Personne ne savait qui les avait jadis dressées, ni pourquoi, ni comment. Et les légendes allaient bon train. Les uns prétendaient que c'était les fées qui, d'un coup de baguette, les avaient levées sans le moindre effort. D'autres croyaient, dur comme fer, que c'était des géants pour leur servir de tabouret. D'autres, qu'elles étaient tombées du ciel.

Il rit soudain comme un enfant :

— En ce temps-là, mes amis, la femme de Satan n'était pas encore née et son tablier n'était pas cousu. D'ailleurs, les peuples celtes dont nous, les Gaulois, nous faisons partie, ne croyaient ni au Diable, ni au péché, ni à l'Enfer.

— C'est-il Dieu possible ? s'indigna Margot.

Gisbert choisit de l'ignorer :

— En ce temps-là, affirma-t-il, notre pays était prospère. Si peuplé, si riche, si bien cultivé qu'il fit envie à Jules César, le proconsul des Romains. Sous son commandement, de nombreuses armées envahirent la

Gaule et lui causèrent tant de malheurs que les Gaulois s'unirent pour les repousser hors de nos frontières. Leur chef s'appelait Vercingétorix. Souvenez-vous de lui et soyez fiers de vos ancêtres qui se sacrifièrent pour la liberté.

Il eut un geste las :

— Malheureusement, ils furent vaincus et toute la Gaule fut occupée. Ici même, les Romains s'installèrent sur la colline qui s'appelle toujours « le camp de César ». Vous la connaissez aussi bien que moi.

— Pardi ! fit la voisine. J'y mène paître mes moutons. Mais on n'y voit trace de rien.

— C'est que, dit Gisbert, mille ans ont passé. Pourtant les Romains ont bien campé là. Du haut de leurs remparts, ils surveillaient tout le pays. Ils s'emparaient de nos récoltes, de notre bétail, de nos bijoux et de nos armes. Ils envoyaient à Rome nos jeunes gens, nos jeunes filles pour les réduire en esclavage. Ils fouillaient la campagne pour trouver les rebelles qui espéraient encore reprendre le combat. Et surtout, ils cherchaient les druides dont ils redoutaient toujours l'influence et les pouvoirs mystérieux. Lorsqu'ils les capturaient, ils les faisaient brûler tout vifs ou bien les crucifiaient ainsi qu'ils l'ont fait, plus tard, de Jésus.

La voisine Margot voulut encore dire quelque chose. Très vite, Martin la devança :

— Où était Balinthe ? interrogea-t-il.

— Je vais vous le dire dans un instant. Mais sachez tout d'abord que ces Romains si durs et si disciplinés avaient grand peur de nos forêts. Ils les croyaient hantées par des

esprits mauvais. Ils croyaient même que les arbres avaient le pouvoir de se déplacer et d'écraser ceux qui leur déplaisaient.

— C'était peut-être vrai ! s'émerveilla l'un des enfants.

— Peut-être... peut-être ! répondit Gisbert. C'est le côté « conte » de notre « légende ». Ce qui est sûr par contre, c'est que les Romains ne patrouillaient pas dans notre forêt, si vaste et si sauvage qu'il fallait être du pays pour trouver le chemin qui conduisait à la clairière.

— Encore aujourd'hui ! remarqua Martin.

— Oui, et c'est pourquoi Balinthe s'y cachait. Elle y recevait même des druides de passage, qui cherchaient à rejoindre des îles lointaines⁽¹²⁾ où d'autres peuples celtes vivaient encore en liberté. Tout notre village était au courant.



« Il fallait bien nourrir ces druides, leur procurer des vêtements et de quoi payer leur passage en mer. Ce n'était pas chose facile puisque l'occupant nous avait tout pris. Mais l'oppression pousse à la ruse. Des provisions étaient cachées dans des endroits inaccessibles. De l'or dissimulé dans des trous bien profonds.

« La nuit, Balinthe sortait des bois pour recueillir ces dons, pour soigner les malades et redonner courage à tous. Son calme, sa force, sa beauté même réconfortaient les malheureux. Elle leur parlait de résistance, leur donnait l'espoir d'un soulèvement. Et elle leur promettait qu'ils seraient libres de nouveau.

« Hélas ! les jours passaient. Le camp de César était toujours là. Les soldats en patrouille commençaient même à découvrir des dépôts d'armes clandestins, des cachettes de vivres et des refuges de guerriers qu'ils faisaient mourir dans d'atroces supplices. Quelqu'un leur donnait des renseignements, ou bien, sans doute, les leur vendait.

— Un traître gaulois ? s'étrangla Martin.

— Oui, tous les peuples ont leur Judas. Et celui-ci devait connaître tous les sentiers de la forêt ; les druides de passage n'étaient donc plus en sûreté. Ils prirent une autre route. Balinthe resta seule avec le dolmen.

— Charmante compagnie ! marmonna la voisine.

— Ça dépend pour qui ! répliqua Gisbert. Balinthe ne croyait pas qu'il fût hanté par des démons. Au contraire, elle pensait qu'il concentrait en lui de bonnes forces naturelles et qu'il avait une âme avec laquelle elle communiait. Il fallait la voir dans sa robe blanche, ses belles mains posées sur la table de pierre, ses yeux levés vers la lumière, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. Elle semblait prête à s'envoler.

— Tu parles comme si tu l'avais vue ?

— Ah ! qui sait... qui sait ? rêva le sorcier. Peut-être, dans une autre vie, ai-je vécu au temps des druides ? Il semble parfois que je me souviennne...

Il passa sa main devant son visage comme pour en chasser une volute de fumée :

— Ne parlons pas de moi. Je veux seulement vous faire voir Balinthe, jeune druidesse au cœur ardent. Elle n'avait peur que d'une chose : c'était d'être trahie et capturée par les Romains. "Plutôt la mort que l'esclavage !" disait-elle à la pierre en l'embrassant comme une amie.

— Elle aurait pu partir avec les druides de passage ?

— Bien sûr, Martine, elle l'aurait pu. Mais les gens du village avaient trop besoin d'elle. Elle ne voulut pas les abandonner. Elle continua donc ses visites nocturnes en redoublant de précautions. Elle se couvrit d'une cape sombre. Elle marcha pieds nus pour faire moins de bruit. Elle convint de signaux qui annonçaient son arrivée.

« Sur leurs gonds bien graissés, les portes désormais s'ouvraient en silence. Une main déférente prenait la main

de la druidesse et la guidait dans la pénombre car on n'osait plus allumer de feu. Elle ne vint plus qu'une nuit sur deux, puis de façon irrégulière pour dérouter celui ou celle qui renseignait les occupants.

« L'atmosphère des veillées était gâtée par les soupçons. C'était une chose si affreuse que de se savoir trahi par un proche, par un voisin, par un ami ! On ne parlait plus de soulèvement, ni de revanche, et encore moins d'armes secrètes. Les paroles d'espoir n'étaient plus écoutées. Chacun avait l'oreille tendue, guettant les bruits de l'extérieur et frémissant au moindre bruit.

« Si bien que Balinthe vint de moins en moins. Parfois même, elle songeait à partir vers les îles, comme tant d'autres l'avaient fait.

« Deux choses pourtant, l'en empêchaient : la première était que, dans le village, quelques familles tenaient bon. Elles espéraient toujours, elles résistaient encore dans le secret de leur pensée. Ces hommes, ces femmes, ces enfants risquaient leur vie pour apporter à leur druidesse de la nourriture dont ils se privaient. Ceux-là, tout au moins, avaient besoin d'elle.

« La deuxième chose était qu'elle ne pouvait s'imaginer séparée à jamais des pierres magiques de son dolmen. Sans lui, pensait-elle, elle perdrait sa force. Sans elle, il ne serait qu'un amas de rochers abandonné au fond des bois.

« Elle resta donc, et, une nuit...

À cet instant, Gisbert se tut. Il fouilla dans les cendres avec la pointe de son bâton et mit au jour quelques braises qu'il rassembla minutieusement. Puis, les yeux mi-clos, il

les contempla.

— Ma parole, il s'endort ! s'exclama la voisine. Hé ! Gisbert, secoue-toi ! Tu vas tomber sur le foyer.

Il la regarda d'un air ahuri, comme s'il sortait d'un autre monde. Ensuite, il mentit d'une voix rêveuse :

— Je ne sais plus où j'en étais.

Les enfants, crédules, vinrent à son secours :

— Elle resta donc... récitèrent-ils.

— Oui, dit le sorcier blanc, oui, maintenant, je me souviens. Elle resta donc et... une nuit...

Il fit encore une petite pause, prit une longue inspiration, joignit ses doigts et poursuivit :

— C'était la nuit du Premier Mai. Grande fête pour les Celtes, la plus joyeuse de toutes pour nos ancêtres les Gaulois. D'habitude, ils plantaient un jeune arbre au milieu du village, ne laissant en haut qu'un plumet de feuilles orné de fleurs et de rubans. Ils allumaient des feux de joie et banquetaient toute la nuit. Ils honoraient ainsi le beau dieu Bélénus, symbole du Soleil et du Renouveau.



« Mais les Romains maîtres du pays, il n'était plus question de fête, ni de banquet, ni de chansons. À peine si les gens osaient profiter des douceurs du soir. Balinthe, dans sa clairière, les imaginait tristement assis au pas de leur porte, parlant tout bas des jours passés, des jeunes gens disparus et des guerriers morts au combat.

« Cette nuit-là surtout, ils avaient besoin d'être consolés.

« La druidesse décida de se rendre au village. Les mains posées sur le dolmen, elle y puisa la force d'affronter le danger, encore plus grand que jamais. Le traître ayant dû dire au commandant du camp

romain : "Elle viendra sûrement, car c'est la nuit du Premier Mai...", elle suivit les sentiers les plus secrets, les plus perdus, et parvint à l'orée de la grande forêt aux environs de la mi-nuit. Le village semblait désert. Pas un bruit, pas un son, pas une lueur, pas une fumée.

« La druidesse hésita. Pourquoi tirer de leur sommeil des gens qui, en dormant, oubliaient tous leurs maux et rêvaient peut-être des fêtes passées ? Mais, d'un autre côté, si quelqu'un l'attendait ? Si quelques personnes avaient besoin d'elle ? Ne fût-ce même qu'une seule, un vieillard, un enfant ? Elle se devait de les aider.

« Elle mit ses mains devant sa bouche et imita le cri de la chouette selon le rythme convenu. Comme elle n'obtenait

aucune réponse et qu'elle s'apprêtait à recommencer, une voix d'homme lui cria : "Dame, courez ! Ils sont ici !"

« Aussitôt le silence fut remplacé par un fracas de hurlements, de pleurs, d'ordres lancés à pleine gorge, de chocs métalliques, de grondements, de galopades.

« Balinthe s'effaça dans l'ombre des arbres. Tout près d'elle, on tirait des épées du fourreau. On cria en latin : "Rends-toi, sorcière ! Tu es prise !"

« Une torche s'alluma, révélant des visages, des casques de cuir et des jugulaires, des yeux luisant de haine et peut-être de peur, des bouches ouvertes qui criaient.



« Elle se mit à courir en direction de son dolmen. Elle était jeune et entraînée, elle avait aussi un regard perçant. Et elle connaissait si bien la forêt qu'elle évitait sans peine les fondrières et les taillis. Mais ses poursuivants aussi étaient lestes. On leur avait promis une belle récompense en cas de succès et de terribles châtements si la druidesse leur échappait.

« Malgré leur crainte de la forêt et de ses troubles sortilèges, ils galopèrent comme une meute à la poursuite d'un gibier. Parfois, ils étaient proches et Balinthe alors percevait leurs souffles. La lueur de leurs torches projetait leurs ombres jusque sous ses pieds. Ils lui lancèrent quelque chose qui la frappa sous l'épaule droite. Le choc faillit la faire tomber. Quelqu'un hurla : "Je l'ai touchée !"

« Pourtant, le choc passé, elle ne sentit quasiment rien. Au contraire, survoltée, elle courait vers un chêne dont les branches, assez basses, permettaient l'escalade. Elle distança ses poursuivants.



« Ils étaient encore à portée de flèche lorsqu'elle s'agrippa à la première branche. Dans l'effort qu'elle fit pour se soulever, une douleur atroce la traversa de part en part. Elle serra les dents et grimpa quand même, arrachant des pans de sa cape brune et de sa longue robe blanche. Bien que l'énorme chêne fût encore en bourgeons, c'était un abri sûr car il avait un tronc puissant derrière lequel elle se blottit.

« Haletante, torturée par la douleur de son épaule, elle vit passer en trombe la patrouille romaine. Elle reconnut l'homme qui servait de guide : un guerrier du village qui voulait sans doute se faire pardonner d'avoir combattu contre les vainqueurs. Il avait fait partie de ses derniers fidèles. Personne, au village, ne le soupçonnait. Cette découverte lui fit si mal et lui causa un tel dégoût qu'elle eut envie, un bref instant, de se laisser tomber comme une masse sur le sol. Mais elle se ressaisit et, rassemblant tout son courage, elle tâtonna derrière son dos à la recherche de sa blessure, causée, pensait-elle par un projectile, une pierre de fronde probablement.

« Ses doigts rencontrèrent le manche d'un poignard enfoncé profond en haut de ses côtes. Les dents serrées, elle l'arracha. Un flot de sang tiède inonda sa robe et Balinthe comprit qu'elle allait mourir.

— Je veux pas qu'elle mourut ! s'écria un enfant.

— La mort, dit Gisbert, ne l'effrayait pas. Elle la considérait comme un simple passage lui donnant accès à une autre vie. Mais elle voulait revoir le dolmen qu'elle aimait. Elle glissa le poignard dans la ceinture de sa robe. Le chêne, contre elle, frémissait, vibrant de sève printanière. Elle posa sa joue contre son écorce : "Aide-moi !" dit-elle en fermant les yeux.

« Lorsqu'elle les rouvrit, elle ne vit tout d'abord qu'une incertaine lueur rougeâtre à la lisière de la forêt. Elle crut avoir perdu la vue. Puis elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un incendie, traversé de fumées et de flots d'étincelles. Tout le village était en feu.

« Elle imagina les cris des enfants, les hurlements des femmes, la lutte sans espoir des hommes désarmés. Elle retint ses sanglots : "Si j'en ai la force, je les vengerai !"

« Elle fit le vide dans son esprit, ne conservant qu'une seule pensée : rejoindre le dolmen, s'étendre sur la pierre, faire semblant d'être morte et, quand les Romains s'approcheraient d'elle, en tuer au moins un. Ou mieux encore, s'il se pouvait, poignarder le traître qui était la cause de tous ces malheurs.

« Elle s'engagea dans un passage de sangliers, tout à fait invisible sous les bruyères et les ajoncs. Tandis que la patrouille empruntait un sentier, discret lui aussi, mais un peu plus long, elle parvint à courir. Le sang jaillissait de sa plaie ouverte. Si grande était sa volonté qu'elle déboucha dans la clairière, alors que les autres étaient encore loin.



« Dans un élan désespéré, elle escalada le flanc du dolmen, jeta en bas sa cape sombre et resta debout dans sa robe blanche, le visage levé vers le ciel pâlisant. Le jour était tout proche. Elle ne verrait pas monter le soleil.

« Alors, elle s'étendit, ramena sur elle les pans de sa robe souillée de boue, rouge de sang, l'arme serrée dans une main et son autre main caressant la pierre. "Tu m'as aidée à vivre, aide-moi à mourir", implora-t-elle de toute son âme.

« Une onde bienfaisante parcourut le dolmen et pénétra jusqu'à son cœur. Elle entendait les hommes approcher à pas lents, le regard rivé sur sa forme blanche. Ils avançaient avec prudence, craignant sans doute que des rebelles ne soient cachés dans cet endroit. Un endroit terrifiant, avec ce cercle d'énormes chênes et cet autel barbare, où, leur avait-on dit, les druides égorgeaient des êtres humains.

« Comme dans un cauchemar, Balinthe entendit qu'on lançait un ordre : "Toi, le Gaulois, va voir ! Alors, tu y vas ?" Et, d'un ton furieux : "Où est-il passé ?"

« Pris de remords tardifs ou, plus sûrement, de terreur sacrée, le traître avait trouvé le moyen de s'enfuir ; les Romains jurèrent, se remirent en marche, s'approchèrent du dolmen et s'arrêtèrent à quelques pas.

« "C'est maintenant !" pensa Balinthe.

« Mais les soldats restaient prudents : “Savoir si elle est morte ou si elle n’a fait que tourner de l’œil ?”

« Et comme l’un d’eux tirait son épée du fourreau : “Arrête ! hurla le chef. Le commandant a donné l’ordre de la prendre vivante si cela se pouvait. Il veut sans doute la faire parler.”

« Un homme ricana : “ Ou bien la mettre dans son lit et puis la vendre comme esclave. Il paraît qu’elle est belle et qu’elle vaudrait son pesant d’or. ”

« Leur chef décida : “Prenons-la au filet ! Mais attention, vous autres ! N’allez pas l’abîmer car elle perdrait de sa valeur.”

« En un éclair, Balinthe pensa : “Ils vont me prendre comme une bête et me réduire en esclavage ! Jamais ! Jamais ! Plutôt mourir ! ” « Tandis que le filet déployait déjà le terrifiant nuage de ses mailles noircies par le sang d’autres proies, la druidesse leva son arme pour se donner elle-même la mort.

« Mais alors, mes enfants, elle disparut comme un fantôme, comme une vapeur qui s’évanouit et se confondit avec le dolmen. Les Romains ne virent plus que la vague lueur de sa robe blanche, puis plus rien que les mailles sombres du filet étendu sur la roche où coulaient encore des ruisseaux de sang.

« Sans se concerter, ils jetèrent leurs armes et ils s’enfuirent si loin qu’on ne les a jamais revus.

« Le calme revint dans la clairière. Les oiseaux chantèrent la naissance du jour. Dans la brise d’aurore, une fleur de pervenche s’envola doucement et vint se poser sur

la grande pierre comme un baiser sur une joue.

Il y eut un silence. Les enfants reniflaient. Même la voisine ne disait plus rien.

— Depuis lors, ajouta Gisbert, depuis mille ans et davantage, la clairière est restée telle qu'elle était au temps des druides : un endroit sacré où, la nuit venue, on peut sentir vivre l'âme de Balinthe, à jamais blottie au cœur du dolmen.

— Et crois-tu, Gisbert, demanda Martin, que dans mille ans et davantage, nos descendants sauront encore... ?

— Oui ! dit le sorcier blanc. Oui, des conteurs se souviendront.



POSTFACE

En l'An Mil, après des siècles d'invasions barbares, l'ancienne Gaule était ruinée. La famine régnait dans les campagnes dépeuplées, les épidémies ravageaient les villes.

Pourtant, des pèlerins, des voyageurs se rendent à Rome ou à Jérusalem. Ils découvrent alors d'autres modes de vie, d'autres religions, de nouvelles techniques et de nouvelles architectures.

Ils sont à l'origine d'un renouveau qui débute un peu avant l'An Mil. Mais, avant de se couvrir de villes fortifiées, de châteaux forts, d'églises, de moulins, de routes et de ponts, la vieille terre gauloise doit secouer son manteau de misère.

Ces bouleversements de civilisation entraînent des troubles. Les populations rurales sont très perturbées et ne savent plus « à quel saint se vouer ». Ainsi que l'a écrit Georges Rocal, historien périgourdin : « Depuis l'abandon du paganisme, les paysans vivent sur un plan voisin du surnaturel. »

Ces *Contes et Légendes de l'An Mil* sont un reflet de leurs croyances naïves, de leurs fantasmes, de leurs souffrances, de leurs effrois. Mais ils rendent aussi hommage à leur intelligence, à la ruse, au courage, à l'obstination, à l'humour, qui leur ont permis de traverser cette époque mouvementée et d'y survivre, malgré tout.

BIBLIOGRAPHIE

Ces *Contes et Légendes de l'An Mil* ont trois sources :

1) Les contes traditionnels, venus de la nuit des temps, qui m'ont été transmis oralement par ma mère et par ma grand-mère maternelle.

2) Les contes du folklore, fourmillants de diables, de fées, de fantômes, de loups-garous, de chasse-volante, etc.

En particulier :

— *Au pays des Légendes*, M.-L. Du Peyrou, Éditions Aubanel, Avignon, 1938.

— *Vieilles Coutumes du Périgord*, Georges Rocal, Éditions Fanlac, Périgueux, 1971.

— *Croquants du Périgord*, Georges Rocal, Éditions Fanlac, 1970.

3) Pour le contexte général, divers ouvrages d'historiens, en particulier :

— *Histoire du Périgord de la préhistoire à nos jours*, J.-J. Escande, Éditions Picard, Paris, 1957.

— *La France de l'An Mil*, Robert Delort, Dominique

Iogna-Prat, Éditions du Seuil, Paris, 1990.

Claude Cénac

Bien que je sois née à Paris, le 16 novembre 1924, « Je ne suis pas parisienne », comme il est dit dans la chanson. Mais... « ça ne me gêne » pas du tout. En fait, je ne déteste pas faire un petit tour dans la capitale, de temps en temps.

J'habite Sarlat, sous-préfecture très touristique du département de la Dordogne et capitale du Périgord Noir. Je suis donc sarladaise, périgourdine, française et européenne.

J'ai deux fils, deux belles-filles, trois petites-filles auxquelles je dédie ces *Contes et Légendes de l'An Mil*.

J'aime ma famille, mes amis, les chiens, les chats, la lecture, l'écriture, la musique classique ou moderne, le cinéma, le sport en général et le rugby en particulier. J'aime conduire et parcourir la France en empruntant, de préférence, les petites routes pittoresques.

J'aime aussi rencontrer mes jeunes lecteurs dans les classes où je fais des animations. Je leur dis, de tout cœur : « À bientôt, les enfants ! »

Irina Karlukovska



1 Braies de droguet : pantalons amples de grosse laine, datant des Gaulois.

2 Araire : charrue.

3 Aune : ancienne mesure de longueur qui valait environ 1,20 m.

4 Pendeloque : un bijou, un cristal qui pend. Ici, stalactite.

5 Surtout : vêtement simple porté par-dessus les autres.

6 Chanfrein : partie antérieure de la tête du cheval et de certains mammifères.

7 Parentelle : toute la famille y compris les cousins proches ou éloignés.

8 Et, près de mille ans plus tard, en effet, on découvrit la grotte refermée par Gisbert et Bathilde. On peut imaginer que c'est celle de Lascaux.

9 Hispanie : nom que l'on donnait alors à l'Espagne.

10 Maures : d'une manière générale, les musulmans.

11 Sarrasins : autre appellation des musulmans.

12 Les îles Britanniques (l'actuelle Angleterre, l'Écosse, le Pays de Galles, l'Irlande) encore libres du joug romain.

Table des Matières

I La Grande Peur du sorcier blanc	6
II Le Conte des figues	20
III La Légende de la tour penchée	36
IV Le Diable triboulant	51
V Le Conte de la fève	66
VI La Nuit du loup-garou	86
VII Le Fantôme de l'An Mil	102
VIII Le Secret de Bathilde	121
IX Le Bouc de Pipinel	137
X Le Gantelet d'or	149
XI La Légende de Balinthe	163
Postface	185
Bibliographie	187
Claude Cénac	189